

le monde
libertaire

rédaction
administration
3 rue ternaux
75011 paris
805 34 08
ccp publico
11289 15 paris

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 282 JEUDI 5 OCTOBRE 1978 3 F

hebdomadaire

La place des anarchistes
dans le syndicalisme ouvrier

EN conclusion d'un long article intitulé *L'immobilisme syndical*, J.-C. Ricard suggère, dans *Le Monde Libertaire* du 13 juillet 1978 « une remise en cause de tous les militants anarcho-syndicalistes dans les syndicats » et le contexte fait bien comprendre qu'il s'agit d'une remise en cause de la présence et de l'activité des camarades dans les organisations syndicales.

Voilà une question qui revient périodiquement dans le mouvement anarchiste et il est bon de relancer le débat quand la nécessité s'en fait sentir. En effet d'autres membres de la Fédération Anarchiste, militants eux-aussi dans le mouvement ouvrier, sont en désaccord profond avec Ricard sur plusieurs points fondamentaux de son analyse.

Il faudra peut-être y revenir en plusieurs articles car d'une part il s'agit d'un problème important - le syndicalisme ouvrier et le rôle que les anarchistes peuvent et/ou doivent y jouer - et d'autre part plusieurs affirmations péremptoires de deux ou trois lignes nécessitent chacune un développement montrant qu'elles ne sont pas fondées. C'est ainsi qu'écrire : « Pour F.O., on vous l'avait bien dit, en laissant le citoyen libre de son choix, c'est-à-dire en ne prenant aucune position on se sent tout regaillardé de n'être pas dans le wagon des battus. Il reste à parier, mais cela n'engage que moi, que si le vent avait tourné différemment, la Confédération se serait réjouie du verdict populaire », c'est faire un commentaire politique erroné.

Les paroissiens de Palente

Et cette affirmation, parmi beaucoup d'autres, est significative de la confusion qui existe dans l'extrême-gauche, et même chez certains anarchistes, du manque d'information et parfois du refus d'aller jusqu'au fond des problèmes. On confond trop souvent action et activisme désordonné, on cède allègrement à la croyance gauchiste qui met dans le même sac « toutes les bureaucraties syndicales » et qui confond sans discernement le stalinisme de la CGT, le christianisme social intégrationniste et néo-corporatiste de la CFDT et le réformisme de la CGT-FO.

Certes, les préoccupations, les inquiétudes de nombreux camarades de la Fédération Anarchiste par rapport à leur place dans le mouvement syndical sont réelles et il est indispensable d'en discuter. Mais cette discussion ne peut être profitable que si elle est menée à partir de la connaissance objective des faits sociaux et des mouvements revendicatifs.

Prenons par exemple le conflit Lip : toute l'extrême-gauche qui se veut révolutionnaire a chanté les louanges des ouvriers et des ouvrières de cette entreprise. Dans cette cacophonie euphorisante, nous n'avons pas été nombreux à faire remarquer deux évidences :

— que les travailleurs de Lip ne se battaient pas pour prendre l'usine à leur compte, mais parce qu'ils voulaient qu'on leur trouve un « bon patron » qui leur garantisse l'emploi.

— que le fameux « accord de Dôle », salué comme une victoire par toutes les organisations syndicales (sauf la CGT-FO) et par toute la presse gauchiste, est en réalité le prototype presque parfait d'un ac-

cord d'association capital-travail, cette association chère à De Gaulle et à Capitant.

A propos de ce conflit - comme pour beaucoup d'autres événements sociaux - beaucoup trop d'anarchistes ont réagi, à notre sens, de façon passionnelle, épidermique, c'est-à-dire irrationnelle.

Un peu d'histoire

Il en est de même pour ce qui concerne le syndicalisme ouvrier et le rôle que des anarchistes peuvent y jouer. Car ce qui doit importer à un anarchiste c'est de développer ses capacités d'esprit critique, ses facultés d'analyser les événements, les situations pour y trouver la moindre prise. C'est aussi, et surtout, de ne pas craindre les résultats des analyses, même s'ils viennent contredire les slogans superficiels

(suite page 4)

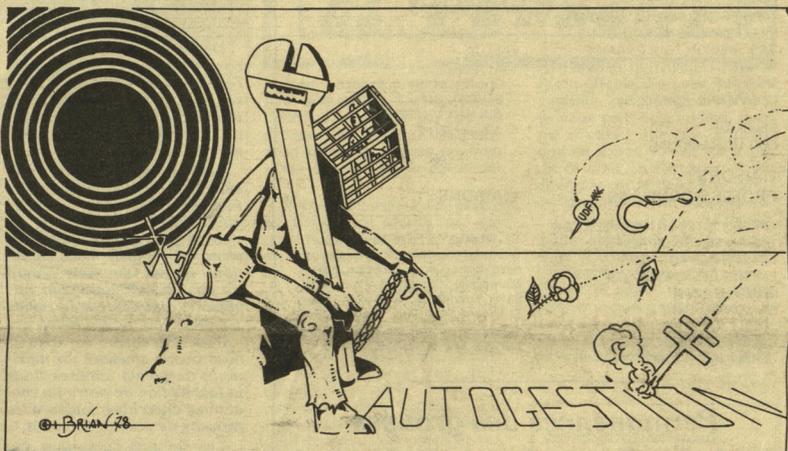
LES APÔTRES

Pour ramener au Christ ces diverses classes d'hommes qui l'ont renié, il faut avant tout recruter et former dans leur sein même des auxiliaires de l'Eglise, qui comprennent leur mentalité, leurs aspirations... Les premiers apôtres, les apôtres immédiats des ouvriers seront des ouvriers, les apôtres du monde industriel et commerçant seront des industriels et des commerçants.

PIE XI

Quadragesimo Anno, 1931

POUR
L'AUTOGESTION



L'anarchie et l'évolution (2)

Réflexions sur la propagande libertaire
dans le cadre de la société industrielle

DANS un précédent article (13 juillet 78) sur *L'anarchie et l'évolution*, j'ai essayé de faire sentir la révolution profonde dans l'économie et dans les mœurs, à laquelle nous assistons sans toujours bien nous en rendre compte! Pendant des siècles les spiritualités, les métaphysiques, les idéologies ont façonné des comportements auxquels, aux noms des dieux, chacun était obligé de se plier! En ces temps-là, par exemple, c'est la liturgie qui imprimait le rythme du travail, de la distribution, et qui conférait noblesse ou réprobation à telle occupation à laquelle se livraient les hommes pour survivre. La civilisation conduite par les « lois » établies par Platon, Aristote et leurs disciples, ou par les exigences des écritures saintes, réglaient tous les mouvements de la société! C'est autour d'une attitude morale ou spirituelle que

se bâtissaient les civilisations.

Depuis la dernière guerre mondiale nous avons assisté à un renversement complet des priorités entre les éléments qui constituent une société! Aujourd'hui c'est autour de l'économie, donc de l'entreprise et par rapport à elle que s'agencent les valeurs morales qui régissent les hommes, c'est par rapport à l'entreprise que le cadre de vie s'organise, c'est par rapport à l'entreprise que les hiérarchies de classes s'agencent. Les civilisations médiévales scrutaient le ciel pour déterminer l'instant où la colère de Dieu serait le prélude à l'apocalypse, préface au royaume de Dieu. Les hommes, aujourd'hui, scrutent le ciel pour apercevoir l'engin fabuleux sorti de l'entreprise et façonné par leurs mains, qui se substituera à la divinité pour anéantir l'humanité.

L'homme fruit de cette civilisation économique est forcément différent de celui qui fondait sa spiritualité sur le messianisme. Et c'est à cet homme-là que la propagande libertaire s'adresse. Cependant le langage n'a pas suivi le mouvement de l'économie dans sa marche à la prédominance!

Le langage peut revêtir deux formes qui dépendent davantage de la nature de chacun d'entre nous plutôt que du projet de société que nous proposons. Ces deux langages ne séparent pas les groupes spirituels, philosophiques ou politiques mais traversent chacun

d'entre eux et parfois opposent et même fait éclater la même famille de pensée. Le premier de ces langages consiste à proposer de changer l'homme pour changer le monde, le second à changer le monde pour changer l'homme. Le premier est l'outil du spiritualiste, le second celui du révolutionnaire. Nous avons à faire, et qu'on excuse le caractère élémentaire de ces images, aux Esseniens qui veulent cultiver et spiritualiser l'homme dans le désert ou aux Phari-siens qui veulent jeter les Romains à la mer, à Gandhi qui

(suite page 12)

SUPPLÉMENT
4 PAGES

Art et société

Pages 5 à 8

Fop 2520

Liste des groupes de la Fédération Anarchiste

PROVINCE

AIN : OYONNAX
 ALLIER : MOULINS
 ALPES-MARITIMES : NICE
 AUBE : TROYES
 B.-D.-R. : MARSEILLE - AIX
 CALVADOS : HEROUVILLE - CAEN
 DOUBS : BESANCON
 EURE-ET-LOIR : GROUPE BEAUCE-
 RON
 GIRONDE : BORDEAUX - CADILLAC
 ILLE-ET-VILAINE : RENNES
 INDRE-ET-LOIRE : TOURS
 ISERE : BOURGOIN - GRENOBLE
 LOIRE-ATLANTIQUE : NANTES
 LOT : GROUPE DEPARTEMENTAL
 LOT-ET-GARONNE : FUMEL - AGEN
 MAINE-ET-LOIRE : ANGERS

MORBIHAN : LORIENT
 NIEVRE : NEVERS
 NORD : VALENCIENNES

PYRENEES-ATLANTIQUES : BA-
 YONNE - BIARRITZ
 RHONE : LYON

HAUTE-SAVOIE : ANNECY
 ANNEMASSE
 SEINE-MARITIME : ROUEN - LE
 HAVRE - GROUPE ESTUDIANTIN
 DE ROUEN

SOMME : AMIENS
 TARN-ET-GARONNE ET AVEYRON :
 VILLEFRANCHE DE ROUEGRUE
 VAR : REGION TOULONNAISE
 YONNE : FEDERATION DEPARTE-
 MENTALE
 HTE-VIENNE : LIMOGES

BELGIQUE
 SUD-LUXEMBOURG

LIAISONS PROFESSIONNELLES

LIAISON INTER-ENTREPRISES DES
 ORGANISMES SOCIAUX
 LIAISON DES POSTIERS
 LIAISON DES CHEMINOTS
 (édite Voie Libre)
 LIAISON DU LIVRE
 CERCLE INTER-ENTREPRISE DE
 CALBERSON (Paris 18°)
 CERCLE INTER-BANQUES

REGION PARISIENNE

PARIS : 10 groupes répartis dans les
 arrondissements suivants : 2°, 5°,
 10°, 11°, 13°, 14°, 15°, 16°, 18°, 19°,
 20°.

BANLIEUE SUD

— FRESNES-ANTONY
 — GROUPE ESTUDIANTIN DE
 FRESNES-ANTONY
 — MASSY-PALAISEAU
 — MASSY
 — ORSAY-BURES
 — SAVIGNY SUR ORGE
 — CORBEIL ESSONNES
 — BRUNOY ET LIAISON SEINE-ET-
 MARNE
 — DRAVEIL
 — VILLENEUVE-ST-GEORGES

BANLIEUE EST

— GAGNY, NEUILLY SUR MARNE,
 CHELLES
 — MONTREUIL

BANLIEUE OUEST

— GROUPE DES YVELINES
 — ISSY LES MOULINEAUX, MEUDON
 BOULOGNE-BILLANCOURT
 — NANTERRE

BANLIEUE NORD

— VILLENEUVE-LA-GARENNE, LE-
 VALLOIS
 — ASNIERES
 — COURBEVOIE-COLOMBES
 — SEVRAN-BONDY
 — AULNAY-VILLEPINTE
 — ARGENTEUIL

* * *

LIAISONS

De l'Aisne, La Ferté-Macé-Fiers, La
 Rochelle, Vierzon, Bégard, Concar-
 neau, Brest, Centre-Bretagne, Nîmes,
 Montpellier, Cherbourg, Chinon, St-
 Sever, Vendôme, Montoire, Blois,
 St-Etienne, Le Puy, Laval, Metz,
 Clermont-Ferrand, Strasbourg, Nord
 Seine-et-Marne, Poitiers.

Permanences des groupes

Groupe Paul Maugeat d'Angers : tous les vendredis de 17 à 19 h à la librairie
 « La tête en bas » - 17, rue des Poitiers à Angers.

Groupe de Marseille : le samedi de 14 h 30 à 17 h au local de « Culture et
 liberté » - 72, bd. Eugène Pierre, 13 005 Marseille.

Groupe de Lyon : le samedi de 15 h à 17 h, palais du Travail (salle 25) à
 Villeurbanne.

Région toulonnaise : le samedi de 15 h 30 à 19 h au local du cercle Jean
 Rostand, rue Montebello à Toulon.

Groupe Jules Durand, Le Havre et sa région : dans les locaux du Cercle d'Etudes
 Sociales, 16 rue Jules Tellier au Havre. Le lundi de 14 à 19 h, le mercredi
 de 15 à 19 h, le samedi de 15 à 19 h.

Groupe Jacob : le lundi de 18 h à 20 h et le samedi de 14 h à 16 h, au 51
 rue de Lappe, Paris 11°.

Groupe Emma Goldman : le jeudi de 17 h à 20 h et le samedi de 16 h à 18 h,
 au 51, rue de Lappe, Paris 11°.

Groupe Louise Michel : tous les samedis de 17 h 30 à 19 h, au 10, rue Robert
 Planquette à Paris 18°.

Groupe Courbevoie-Colombes : les seconds et quatrièmes samedis de chaque
 mois, de 14 h à 17 h, à la MJC de Courbevoie, 184 bd. St-Denis à Courbevoie.

Groupe Germain : tous les mardis au café « Le Danton », rue du Commerce
 Paris 15° : de 18 à 19 h. Tous les mercredis au café « Le tabac », à Meudon,
 de 18 à 19 h. Tous les jeudis au café « Le métropole », avenue de la Répu-
 blique à Issy-les-Moulineaux, de 19 à 20 h 15.

PRENEZ CONTACT AVEC NOS GROUPES EN ECRIVANT
 AUX RELATIONS INTERIEURES
 PUBLICO - 3, rue Ternaux - 75 011 PARIS

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction-Administration: 3 rue Ternaux 75011 Paris
 Tel. 805.34.08 C.C.P. Publico 11289-15 Paris

TARIF		Etranger		
France	Sous pli fermé	3 mois	35 F	40 F
		6 mois	65 F	80 F
		12 mois	125 F	150 F

Abonnez
 vous

BULETIN D'ABONNEMENT

à retourner 3 rue Ternaux 75011 Paris (France)

Nom Prénom

N° Rue

Code postal Ville

à partir du N° (inclus) Pays

Abonnement Réabonnement

Réglement (à joindre au bulletin):

Chèque postal Chèque bancaire Mandat-lettre

Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière bande et 4F en timbre-poste.

Amis lecteurs...

CETTE rentrée est, pour nous, l'occasion de faire le point sur une année de parution hebdomadaire sans défaillance (la période de vacances ayant été prévue). Notre changement de périodicité est une réussite; cela ne veut pas dire que nous n'avons plus de problèmes, loin de là, et nous devons les résoudre rapidement car chaque semaine est une échéance.



Depuis octobre 77, nous suivons d'aussi près que possible l'évolution de notre titre. C'est seulement avec le recul du temps que nous pouvons porter une appréciation valable sur nos résultats.

Les résultats des années précédentes du Monde Libertaire mensuel nous ont servi de guide jusqu'à aujourd'hui. Il s'avère que l'augmentation des ventes sur laquelle nous comptions autour du mois d'avril n'a pas été suffisante pour rattraper le retard que nous avons accumulé les mois d'hiver.

Pour rattraper ce déficit, nous avons amélioré un maximum de points annexes dans la fabrication de notre journal et nous cherchons toujours les moyens de réduire son coût.

Les soins et l'attention que nous portons à l'administration du journal sont, sans doute, des facteurs importants pour sa santé, mais l'essentiel pour la vie d'un journal révolutionnaire comme le nôtre, sans subventions, sans recettes de publicité, ce sont ses ventes. Et celles-ci, nous ne les améliorerons que par l'effort de chacun.

Cette année, nous avons vécu sur l'action exceptionnelle de l'an dernier. Cela nous amène une conséquence logique : les abonnements s'étiolent, les ventes à la criée se relâchent un peu, et surtout la vente en kiosques baisse.

Il faut qu'ensemble nous réagissions! Nos moyens sont simples :

- La vente à la criée
- La vente en kiosques
- L'abonnement
- La propagande

— L'achat de livres à Publico

— La souscription

La situation de la presse est très difficile. Celle de la presse révolutionnaire est impossible sans le soutien actif de ses militants et sympathisants qui savent que la voix de l'émancipation que nous faisons entendre, représente l'espoir de réalisation d'une société libre, égalitaire.

Il nous faut concentrer nos efforts sur l'œuvre que nous avons réalisée avec patience et volonté, pour qu'ils débouchent sur un journal plus fourni, plus intéressant, qui se vendra mieux.

Nous réaliserons, dès à présent, le premier jeudi de chaque mois, un numéro spécial de 12 pages que nous vendrons 4 F. Le prix de l'abonnement restant inchangé pour le moment. Cet accroissement de l'intérêt de notre périodique devra nous apporter une amélioration des ventes, un meilleur équilibre financier.

Au départ, cela veut dire que nous allons grever notre budget, qu'il va nous falloir de l'argent pour lancer cette opération. De plus, il faudra nous faire parvenir plus d'articles qui affirmeront le caractère anarchiste de notre hebdomadaire, et, à ce sujet, il est utile de recommencer l'expérience du questionnaire que nous vous avions proposé en avril 76. Nous vous le proposerons dans un prochain nu-

méro. Nous avons besoin de savoir ce que vous attendez de votre journal.

Nos soucis ne s'arrêtent pas là, nous sommes dans l'obligation de trouver de nouveaux locaux pour notre librairie PUBLICO. Vous savez la place essentielle qu'elle tient dans la diffusion de la littérature anarchiste et dans l'équilibre de notre budget. Il faut préserver, améliorer cet acquis.

Le Monde Libertaire, notre librairie Publico sont des facteurs du développement du mouvement anarchiste. Nous ne pouvons rester statiques. Cette évolution nécessaire conditionnera l'avenir du mouvement anarchiste organisé en France. Il nous faut réunir environ 200 000 F.

Seule une souscription peut nous les apporter. Un travail de longue haleine nous attend, nous devons le commencer immédiatement.

Nous avons confiance en vous pour nous aider à effectuer ce nouveau pas en avant. Il mettra le mouvement à l'abri des difficultés qu'il connaît actuellement.

CHACUN DE VOUS PEUT FAIRE QUELQUE CHOSE, POUR QU'ENSEMBLE NOUS RÉUSSISSIONS.

Fraternellement.
 Les administrateurs
 J.-P. GIRAUD
 L. TAMAMES

Une nouvelle affiche

Cette nouvelle affiche est disponible à Publico, ou peut y être commandée. Son prix : 0,50 F l'unité à partir de 10 exemplaires. Pas de vente à l'unité.

DEPUIS 1954 UNE CONTRE-INFORMATION
 AU SERVICE DE
 LA REVOLUTION
 SOCIALE



lisez
**le monde
 libertaire**
 organe de la fédération anarchiste

fédération
 anarchiste

3 rue ternaux paris 75011

chaque jeudi
 dans
 les kiosques

— 25% —

Jusqu'à la fin du mois d'octobre, nous accordons une réduction de 25% sur des livres anciens aux titres les plus variés ainsi que sur tous les disques en rayons. Qu'on se le dise!

Un groupe libertaire est en formation à Maisons-Alfort. Pour contacter ce groupe, s'adresser aux R.I., 3 rue Ternaux - Paris 11°.

Directeur de la publication
 Maurice Laisant
 Commission paritaire n° 55 635
 Imprimerie «Les marchés de France»
 44, rue de l'Ermitage, Paris 20°
 Dépot légal 44 149 - 1° trimestre 1977
 Routage 205-Publi Routage
 Diffusion SAEM Transport Presse

en bref...en bref...

Chronique antimilitariste

Alfred Tondeur continue sa grève de la main (débutée le 9 août), en dépit de 2 mutilations, absorption d'une fourchette et les poignets taillés. La « grande muette », fidèle à sa tradition, le maintient en cellule à l'hôpital militaire de Metz, dans le silence le plus total.

Renvoi de livrets militaires

La semaine passée, la F.A. appelait tous les antimilitaristes à renvoyer leurs livrets militaires en soutien à nos deux camarades P. Gosselin et B. André. D'ores et déjà nous avons reçu quelques livrets et certificats de bonne conduite. Ces envois ne doivent pas s'amenuiser mais prendre un caractère de solidarité collective de tous les antimilitaristes anarchistes. Nous attendons donc la réception des prochains livrets pour en faire un envoi collectif au ministre des Armées.

F.A.

Le C.L.O. appelle tous les antimilitaristes à se solidariser avec Philippe Picard et Yannick Ledu qui passent en procès à Paris au tribunal de grande instance, qual des Orfèvres, respectivement les 10 à 13 h 30 et 11 octobre à 9 h 30. Le C.L.O. reprend ses permanences les lundis, mercredis et samedis de 14 h à 18 h, au 6, impasse Popincourt, Paris 11^e

Sondages...

Cosmopolitan, media d'intoxication réservé à la gent féminine, a fait paraître dans ses colonnes un sondage sur l'évolution des conditions de vie de la femme. D'après Cosmopolitan, et nous pouvons le croire, peu de femmes mariées ont une part égale à celle du conjoint dans les prises de décisions sur la vie du ménage. Un pourcentage important révèle également que, pratiquement, toutes n'assument pas le genre de vie qu'elles avaient rêvé. Espérons, sans trop y croire, que ce magazine tirera les leçons de ces statistiques et essaiera, en proposant à ses lectrices autre chose que pub, mode, recettes et trucs pour tenir sa maison propre, de les sortir de leur esclavage de la balayette et du baïso-droom!

R.A.T.P.

Cet été la régie a pensé redorer son image de marque en organisant pour cette rentrée dans ses innombrables et tristes couloirs souterrains, des expositions-photos sur la vie quotidienne du métro. Quelques clichés n'ont pas été retenus par nos technocrates spécialisés dans le transport de bovidés à deux pattes. Et pourtant, les mal lotis de la RATP, les voyageurs, confirmeront que l'une des scènes censurées relève bien du tableau quotidien et rituel de la vie parisienne. Le chasseur de pellicules a osé photographier des CRS fouillant des voyageurs. Inconcevable!!!

Mort subite au Vatican

« TROP pur pour cette vallée de larmes, il mourut jeune! ». Jésus, suppose l'historien, fut crucifié à l'âge de 33 ans. Jean-Paul 1^{er}, lui, a régné 33 jours. Dieu, qui rappelle à lui les meilleurs donc les plus jeunes parmi ses enfants, se plairait-il à la symbolique des nombres ?

C'est le « second » du Vatican qui, le dernier, vit son patron vivant, le soir même de sa mort. On imagine l'enquête policière menée à la suite de ce décès subit. L'inspecteur demande à Willot son alibi : « Que faisiez-vous, Monseigneur, le 28 septembre vers 23 heures ? »

Puisqu'il s'agit d'un infarctus du myocarde, donc d'un arrêt du cœur, cette mort peut être considérée comme tout à fait naturelle. Seules les mauvaises langues et les méchants esprits pourraient soupçonner du malpropre. Cependant, la prudence latine, au pays des Borgia, réclame une autopsie. La complexité fragile de l'ex-Saint-Père n'était pas de notoriété publique. De plus, Ducoud-Bourget, qui l'aurait cru, trouve louches les carences cardiaques dans les sphères vaticanes.

Dès le telex parvenu de Rome, autour du micro de France-Inter se pressaient les personnalités éminemment chrétiennes. De Boisdeffre et consorts pensaient que la mort subite est une grâce de choix. Un auditeur, qui a des « lettres » religieuses, fit remarquer, par fil, que des litanies supplient Dieu de préserver ses fils et ses filles, entre autres fléaux, de la mort subite. Pour Jean-Paul ce soudain trépas fut-il grâce ou coup bas du Père Eternel ?

Maurice Clavel, chrétien-maoïste-gaulliste bien connu, pleurait sa troisième idole, son troisième maître. A peine consolé de la disparition du Grand Charles, il prit le deuil quand enfin s'éteignit l'auteur du petit livre rouge. Pourra-t-il se remettre de ce décès papal et brutal ?

Giscard, Chirac, Barre, Marchais, Mitterand, des Français bien de chez nous, y sont allés de leur larme et de leur télégramme atterré. Les voyages du défunt furent annulés, on s'en serait douté. Les Mexicains n'auront vécu qu'en rêve les ovations qu'ils réservèrent à Jean-Paul.

Dire que le Sacré Collège, les évêques et les prêtres, ravis d'avoir un pape « saint », donc malléable, craignaient cependant que, promu Chef Suprême de l'Eglise à 65 ans, le Vicaire du Christ, Jean-Paul 1^{er}, n'ait la malencontreuse idée de mourir nonagénaire.

Ils sont farceurs, les papes : tuberculeux dès l'âge de 20 ans, Paul VI n'avait apparemment aucune envie pressante de quitter les plaisirs de la terre pour ceux, aléatoires, de l'Au-delà; il tint le coup fort longtemps, trop longtemps. Jean-Paul, pétant la santé, n'a pas même eu le loisir de faire ses preuves. Peut-être son humilité, qu'on vantait, n'a-t-elle pas supporté le choc du pouvoir!

A nouveau, on va exposer la « sainte dépouille ». A nouveau, sous les votes vaticanes, s'élèvera, aux accents inquiétants, le Requiem pour un pape défunt, aux frais de quels contribuables ? A nouveau, le conclave va « boucler » les cardinaux qui semblent y prendre goût. Espérons que le poêle devant cracher une fumée noire ou blanche aura été réparé à temps.

On pourrait leur suggérer, à ces révérends électeurs, accablés sous le poids des ans et des soucis, de dédaigner cette fois les lumières du St-Esprit et de proclamer à l'unanimité Lefebvre pape. Chacun sait que la peau de vache est increvable.

Marie-Madeleine HERMET

Guerre et peur

Le budget de la défense nationale sera en augmentation de 14% cette année. Le gouvernement décide la construction d'un sixième sous-marin nucléaire. Ainsi, le pouvoir montre sa détermination à renforcer son appareil militaire.

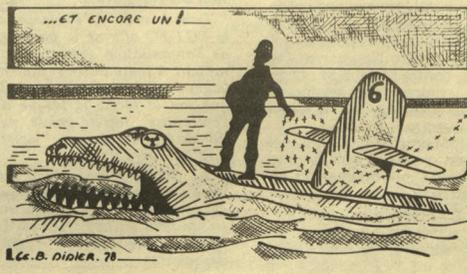
Ces décisions contribuent au renforcement de l'indépendance et de la souveraineté symbolisées par la possession d'un armement de plus en plus considérable et sophistiqué (avoir, se donner la possibilité de faire la guerre à tout moment, voilà ce qui s'appelle être souverain, indépendant et responsable).

Cette escalade entretient l'idée de « menace extérieure » dans l'esprit des Français. Celle-ci, associée au concept d'« ennemi de l'intérieur », perpétue un climat de psychose latent. Ce climat admet la création de services spéciaux et spécialisés échappant à tous contrôles autres que ceux de ses bienfaiteurs, que les mass-médias présentent comme seuls habilités à combattre la subversion.

Cela démontre parfaitement que la soi-disant libéralisation ne cache que le dessein d'un renforcement de la technocratie, de la lutte contre une opposition extra-parlementaire et extra-légale, se développant malgré tous les efforts antérieurs de l'Etat. La peur restera l'arme principale utilisée par le pouvoir.

Permettant de manier les consciences débilées de millions de Français, elle marginalise les luttes que nous menons tant sur le terrain économique que politique.

Diogène (Gr. des Yvelines)



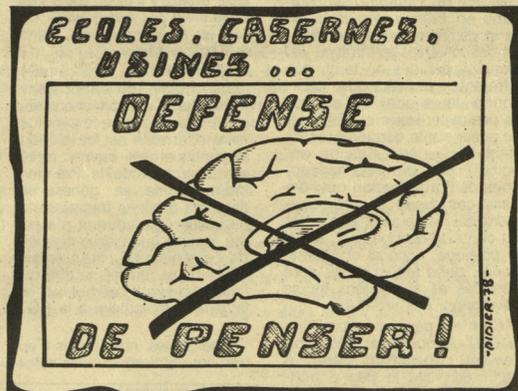
Une vieille affaire pas terminée

LORS de l'audience du 26 octobre 76 du tribunal de Coutances, J.-L. Robin, 36 ans, agrobiologiste anarchiste notoire, comparait pour une grotesque accusation de culture de coquelicots Vilmorin et d'usage de drogues légères, où les éléments les plus précis du dossier étaient des rumeurs aussi fausses qu'imbéciles comme quoi il aurait une mauvaise réputation et de nombreuses concubines.

« rée irrecevable ». Le 26 août, M^{re} Bobier informe Robin que son affaire passe le vendredi 20 octobre à Paris, à huis clos et sans appel, et qu'il doit faire connaître de toute urgence s'il a l'intention de comparaître.

Nous ne savons donc pas si le tribunal ne débattrait qu'au sujet de la recevabilité de la requête.

Robin a été emprisonné de



Il était acquitté pour la principale accusation, les coquelicots cultivés s'avérant ne pas être des drogues, et dispensé de peine pour la seconde, étant reconnu « non-drogué » par le corps médical.

Robin déclarait à l'audience publique qu'il n'avait pas été porté au registre de la prison, qu'il n'avait pu joindre d'avocat, qu'on avait voulu en profiter pour l'obliger à subir une opération à la tête, qu'il n'y avait pas eu d'instruction de son affaire, qu'il était resté plus longtemps que la durée légale le prévoit en prison préventive, qu'il n'avait pu s'en sortir que sur intervention d'un parent qu'il avait réussi à joindre, et soulignait par des faits précis et vérifiables quel avait été le caractère illégal de son emprisonnement. Il précisait en outre qu'il avait un casier judiciaire vierge, un domicile, une profession, et que durant la période où il était emprisonné sous des prétextes futiles, sa ferme, résultat de cinq ans de travail très dur, avait été cambriolée et pillée, et ses vaches poussées à la route par des malveillants, que, le moral et la santé atteints par les conditions particulières de sa détention, il n'était plus capable de reconstruire sa ferme en partant de zéro encore une fois.

Le ministère public l'invitait alors à passer à son bureau, où il refusait de recevoir une plainte, mais lui proposait l'aide judiciaire et l'engageait à présenter une demande de dommages et intérêts à l'Etat par la commission instituée pour présenter les préjudices « manifestement anormaux et d'une particulière gravité » causés par « un fonctionnement anormal de l'administration de la justice »; l'acquiescement rendu au jugement faisant entrer son cas dans la catégorie de ceux présentés à l'examen de la Chambre commerciale et financière par cette commission. La requête était présentée par M^{re} Bobier du barreau de Coutances pour l'aide judiciaire.

Un an et demi passe, puis l'agent du trésor conclut en demandant à la commission de déclarer la requête « irrecevable et très subsidiairement mal fondée... le préjudice n'étant pas établi » et « le service public de la justice ayant fonctionné de façon normale ». Robin proteste. Le 26 avril 78, le procureur général conclut qu'« il semble donc que la requête doit être déclara-

tion illégale. En guise de peine capitale, on a tenté de le confier aux psychochirurgiens, comme il paraît que cela se pratique en secret. On ne lui a pas dit ce dont on l'accusait, il n'a donc pas pu se défendre publiquement. Cela pour ses opinions.

Ce n'est pas à un individu, même courageux, de se battre pour que de tels abus ne se reproduisent pas, mais à l'ensemble de la population de réagir pour que cela n'existe en aucun cas et sous n'importe quel prétexte. La requête doit être reçue, et Robin doit obtenir réparation.

Comité Robin

Sans commentaire

Le numéro de rentrée de la revue trotskiste *Inpécroc* commémore non seulement le 40^e anniversaire de la IV^e Internationale, mais glorifie également l'avènement de « 2 processus révolutionnaires victorieux » : Cuba et le Vietnam. Quelle gloire pour des millions de travailleurs en guise de porte-bonheur marxiste-léniniste : des goulags, camps de concentration, oppression, etc.

Démocratie...

La CGT serait-elle « démocratique » ? C'est la question que l'on se pose pour cette préparation des élections du renouvellement de la C.E. Le nombre des candidatures est supérieur au nombre de postes à pourvoir. Il ne s'agit donc plus, comme nous en avions pris l'habitude, d'assister au ronron électoral mis en place par l'équivalence des sorties et entrées des bureaucrates cégétistes.

Sur les 121 candidats, 39 sont nouveaux (extraordinaire, non ?). Parmi eux, des socialistes en désaccord avec la direction confédérale. C'est tout de même un événement! Les minoritaires auraient-ils le droit de se faire entendre ? Ah! n'oublions pas d'ajouter qu'un postulant sur trois a sa carte du parti alors qu'à la base, le vote communiste lors des législatives est inférieur à ce pourcentage.

Amusante, n'est-ce pas, la proportionnelle vue par les staliniens ?

La place des anarchistes dans le syndicalisme ouvrier

(suite de la page 1)

et faciles à marteler, du type « tous les syndicats sont pourris et intégrés au même degré », qui détournent l'attention du faible état de nos forces et permettent de continuer ingénument à végéter dans la politique-fiction, à jouer à la grenouille révolutionnaire qui se veut plus grosse que le bœuf-Etat.

Cela vaut la peine de revenir sur ce qu'on peut appeler l'histoire de l'anarcho-syndicalisme en France depuis la fin de la dernière guerre mondiale, sur les diverses tentatives effectuées par des militants des différents syndicats pour coordonner leurs activités afin de ne pas rester isolés et s'efforcer de peser sur le déroulement de l'action ouvrière. Chacun apportant ses propres conceptions de l'organisation ouvrière dans ces essais de regroupement qui ne peuvent être isolés du contexte économique, social et politique, national et international, dans lequel ils se sont déroulés et continuent de se développer aujourd'hui.

Ce n'est pas par hasard que la CNT française a, très rapidement, totalement perdu à partir de 1950 le peu d'influence qu'elle avait eu dans quelques secteurs limités entre 1946 et 1949. Ce n'est pas par hasard que l'Union des anarcho-syndicalistes qui se constitue quelques années plus tard, maintiendra une certaine activité puis, prise dans le débordement de confusion de 1968, se sabordera pour fusionner avec d'autres éléments « syndicalistes révolutionnaires » (1) pour donner naissance à L'AS-RAS (Alliance Syndicaliste) qui, elle-même, se scindera, ce qui conduira à la reconstitution de l'UAS.

Ainsi dans l'Alliance Syndicaliste étaient apparues des conceptions diamétralement opposées sur la nature et le rôle historique de la CFDT, définie par quelques-uns d'entre nous comme une organisation déconfectionnée seulement en apparence, verticaliste, intégrationniste, dont les conceptions autogestionnaires s'apparentent au corporatisme, mais considérée par d'autres comme « la chance de l'anarcho-syndicalisme en France » !!

Parallèlement à l'aura imméritée dont bénéficiait la CFDT dans les milieux révolutionnaires, y compris auprès de certains anarchistes, se développait dans les mêmes milieux - prenant appui sur une « bonne conscience » benoîtement moralisatrice - une campagne contre la CGT-FO présentée comme l'organisation traitée, support du patronat et des gouvernements; campagne qui prenait parfois des accents que n'auraient pas désavoués les stalinien dans leur période la plus sectaire.

A partir de ces positions on posait à nouveau dans le mouvement libertaire, avec une insistance de plus en plus soutenue, la question de l'opportunité de la présence d'anarchistes à la CGT-FO, présence qui depuis 1948 a certes été critiquée par d'autres camarades mais n'a jamais été condamnée. En effet la Fédération Anarchiste a toujours admis comme principe essentiel, pour ses adhérents, le droit d'adhérer et de militer dans l'organisation syndicale de leur choix.

Un courant authentiquement ouvrier

Des camarades libertaires adhérents à la CGT-FO peuvent estimer que leur place est désormais ailleurs : nul parmi nous ne songera à leur con-

tester ce droit, nous discuterons seulement de la qualité des raisons qu'ils avancent et de l'opportunité de ce nouveau choix, c'est-à-dire du contenu politique de leurs propositions.

Mais pour remettre en cause l'opportunité de la présence des militants anarcho-syndicalistes dans les syndicats il est préférable de ne pas écrire que « la CGT-FO est réactionnaire de nature, conservatrice de principe, droitiste » et qu'elle « situe résolument son action sur le terrain de la bourgeoisie ». Parce que cela est faux.

La CGT-FO est, dans ce pays, représentative du syndicalisme réformiste. Ce serait une erreur grave d'oublier que le syndicalisme réformiste est un courant authentiquement ouvrier représenté au sein de la Première Internationale en général et dans ses sections françaises en particulier. Ce courant n'a pas été imposé à la classe ouvrière de l'extérieur (3), mais émane d'elle-même (au même titre que l'anarcho-syndicalisme) et est largement majoritaire à la CGT-FO.

Anarchistes, nous avons d'autres conceptions que les réfor-

torales des partis de gauche, avec lesquels nous ne pouvons être qu'en opposition totale.

Intérêts et organisation de classe

En tant qu'anarcho-syndicalistes, c'est-à-dire en tant qu'anarchistes militants dans une organisation syndicale ouvrière, nous estimons que sont toujours globalement d'actualité les positions développées par Fernand Pelloutier dans sa *Lettre aux anarchistes* et nous continuons de penser que :

— Les intérêts du courant auquel nous appartenons, et plus généralement l'intérêt de l'anarchisme, sont indissociables des intérêts de classe des travailleurs : ils se confondent.

— La défense de ces intérêts de classe implique l'existence d'organisations spécifiques à la classe ouvrière et, jusqu'à preuve du contraire, le moyen le moins mauvais, l'outil le moins inefficace, c'est encore l'organisation en syndicats reliés entre eux par des structures fédéralistes, professionnelles et interprofessionnelles (verticales et horizontales) : c'est ce qu'on appelle le syndicalisme confédéré (4).

autogestionnaire est vieux comme le monde. Les hommes ont toujours eu le goût de se mettre à leur compte, de prendre leurs affaires en mains, d'être maîtres de leur destin... C'est l'aspiration de base de l'ouvrier qui devient artisan. C'est l'aspiration de base du cadre qui devient chef d'entreprise. Les chefs d'entreprise sont des exemples vivants d'autogestion - et Stoléru qui prépare un projet de loi instituant la participation pour l'amélioration des conditions de travail (ce qui rejoint la revendication CFDT des « conseils d'atelier »), il y a la même volonté de mettre en place au niveau de l'entreprise, de l'atelier, des « nouvelles structures de concertation » qui tendront à se substituer au syndicat... sans avoir, cela va de soi, son caractère d'organisation ouvrière indépendante fédérée et confédérée. C'est cela qui, aujourd'hui, est réactionnaire et se situe sur le terrain de la bourgeoisie.

Les anarcho-syndicalistes doivent s'efforcer partout où ils sont de lutter contre ces projets fondés sur l'idée chère au christianisme social selon laquelle l'entreprise n'est pas un lieu où s'affrontent des intérêts antagonistes, mais doit être une communauté d'hommes chargée de faire fructifier le bien commun dans l'intérêt général.

Des principes essentiels

Face à cette offensive de grand style nous n'hésitons pas pour écrire à nouveau : « Il faut que la résistance continue à s'organiser, à se développer, et les anarcho-syndicalistes de l'UAS s'y emploieront en étroite coopération avec d'autres courants, toutes les autres tendances du mouvement ouvrier qui refusent toutes les formes d'intégration à tous les niveaux. Et notre pratique quotidienne montre que nous ne sommes nullement gênés de mener ce combat au côté de nos camarades réformistes, pour autant qu'ils restent fermes sur quelques principes essentiels » (5).

Ces principes ont été rappelés, dans les termes suivants, par la CGT-FO à la veille des élections législatives dans un manifeste largement diffusé auprès des travailleurs : « Le mouvement syndical authentique ne saurait, sous peine de perdre son indépendance, s'engager dans l'action politique des partis, que ce soit sur le plan électoral ou sur le plan d'un programme de gouvernement... Il appartient au syndicalisme - organisation de classe - de défendre les intérêts particuliers de la classe ouvrière... Dans cet esprit, fidèle en cela aux décisions de ses congrès, la CGT-FO condamne tout système d'encadrement et de conditionnement qui, sous prétexte de participation, de démocratisation de l'économie, d'autogestion dans l'entreprise, conduirait à un corporatisme dangereux et à la mise en cause des possibilités d'action des travailleurs.

Dans le cadre de l'entreprise, la CGT-FO affirme la primauté de l'organisation syndicale par rapport à toute autre représentation du personnel et cela quelle que soit la forme juridique de l'entreprise : société privée, nationalisée, coopérative, société sans but lucratif, etc.

La CGT-FO refuse tout système conduisant à une politique des revenus qui, inévitablement, compromet les libertés revendicatrices en instituant une « police des salaires ».

La CGT-FO rappelle que là où n'existe ni liberté de négociation, ni droit de grève, il n'y a que dictature ».

Nous n'avons pas l'impression que ce soient là des propos réactionnaires et droitiers. Au contraire nous sommes persuadés que dans la période que nous traversons c'est autour de ces points d'appui que continueront de se rassembler les syndicalistes authentiques... quelles que soient leurs divergences par ailleurs.

C'est aussi contre ces principes que continueront d'agir tous ceux qui ne conçoivent le syndicalisme que sous forme de droit et qui aspirent à sa disparition en tant que moyen d'organisation sur le terrain de classe.

Continuons le débat

Il est bien évident que cette participation au débat sur *Les anarchistes dans le mouvement ouvrier* est loin d'avoir fait le tour de la question. Il est souhaitable que le débat continue dans *Le Monde Libertaire* et que soient discutés des thèmes aussi essentiels que :

Qu'est-ce qu'un syndicat ? Qu'est-ce qu'une organisation de classe ? Qu'est-ce qu'une convention collective ? Que cachent les expressions « planification démocratique », « démocratie participative », « démocratisation de l'entreprise », « autogestion » ? Comment est-on en train de mettre au point par voie législative, et avec quelles complications (6), une transformation des « relations sociales » tendant à instaurer l'arbitrage obligatoire ? Comment allons-nous résister à ces attaques ? Avec qui allons-nous résister, puisque seuls nous ne sommes pas suffisamment forts ?

Il nous paraît beaucoup plus important de chercher des réponses à ces questions concrètes que de disséquer les pourcentages de voix obtenus par le courant « lutte de classes » dans les congrès de la CGT-FO.

J. SALAMERO
Marc PRÉVOTEL

(1) Il faudra bien un jour s'interroger sérieusement sur les ambiguïtés congénitales du « syndicalisme révolutionnaire »

(2) Cette volonté de prise en tenailles de la CGT-FO entre les archéo-cléricaux de la CFTC et les néo-cléricaux de la CFDT ressemble étrangement à l'opération (réussie) montée contre la social-démocratie française à la faveur de la décolonisation, opération au cours de laquelle la SFIO, déjà sapée par les insuffisances intrinsèques de la social-démocratie, a été laminée entre les archéo-cléricaux ultra-colonialistes et les néo-cléricaux ultra-décolonisateurs. Cela a conduit à la constitution d'un « nouveau » parti socialiste où certains néo-cléricaux (peut-être un peu trop pressés... ou mauvais stratèges) se permettent déjà de remettre en cause la laïcité parce que c'est l'idéologie sur laquelle s'est construite la bourgeoisie française (XII^e colloque du CERES, Evry, 24-25 juin 78).

(3) Ce n'est pas le cas de l'idéologie répandue par les curés mal défrayés formés (excellamment) par la JOCF et la JECIF et qui constituent l'armature (solide) de l'appareil CFDT.

(4) En ce moment nos camarades de la CNT espagnole s'interrogent sur la forme à donner à leur organisation qui se reconstruit. Les uns étant partisans d'une structure syndicaliste classique, fédérée et confédérée, les autres préférant un « mouvement ». Il est bien évident que nous soutenons les premiers. Si c'est l'opinion des seconds qui l'emporte, en moins de dix ans la CNT espagnole - que 40 ans de franquisme n'ont pu abattre - disparaîtra de la scène de l'histoire pour faire place à une nébuleuse gauchiste qui n'aura plus rien ni d'anarchiste, ni d'anarcho-syndicaliste.

(5) *L'anarcho-syndicaliste*, N° 22, février 1978.

(6) A ce sujet il faut aussi s'interroger sur l'idéologie sous-tendue par les actions du « sympathique » syndicat de la Magistrature.



mistes puisque nous sommes partisans d'une société sans classe ni Etat et que nous sommes convaincus qu'il n'est pas possible d'y parvenir par une accumulation de réformes. Nous savons aussi que nos divergences ne sont pas nouvelles, qu'elles datent des origines du mouvement ouvrier organisé, qu'elles donnent lieu à des polémiques permanentes, qu'elles ont provoqué quelques fois des affrontements sérieux... et qu'il n'est pas impossible qu'elles en provoquent d'autres dans l'avenir. Mais nous ne pouvons tout de même pas accuser de trahison les militants ouvriers réformistes qui revendiquent cette qualité, puisque par définition ils ne sont pas révolutionnaires !

Ils ne nous trompent pas sur la marchandise, nous savons à quoi nous en tenir dans nos rapports avec eux, ce qui n'est pas le cas avec les marchands d'illusions qui prétendent arriver au « socialisme autogestionnaire »... par la conquête de l'Etat, grâce à la victoire élec-

— Cette confédération ouvrière doit être totalement indépendante des partis politiques, de l'Etat, du patronat et des Eglises, c'est-à-dire capable de résister aux pressions venant de l'extérieur du mouvement ouvrier.

— Cette indépendance doit se manifester concrètement par le refus de toute politique d'intégration à l'Etat (qu'il se dise ou qu'on le dise « bourgeois » ou « ouvrier »), autrement dit par la défense du droit des syndicats de négocier à tous les niveaux des conventions collectives garantissant aux salariés les acquis de leurs actions, par la lutte contre l'ingérence étatique, contre l'arbitrage obligatoire, contre toutes les formes de participation, de politique des revenus.

Entre Edmond Maire qui, colloquant avec François Ceyrac, explique « que ce dont les entreprises ont besoin aujourd'hui, c'est de créativité et d'innovation » - ce qui lui attire la réponse suivante du patron des patrons : « le phénomène dit

ART ET SOCIÉTÉ

« Le plus grand ennemi de l'art est la conscience collective
sous toutes ses formes »

Herbert READ

« ART » et « société » sont deux termes les plus vagues du langage moderne - je dis moderne parce que ces mots n'ont pas d'équivalents exacts dans les anciennes langues européennes, qui avaient un caractère beaucoup plus concret. En anglais, le mot « art » est si ambigu qu'on ne trouvera pas deux personnes pour en donner spontanément la même définition. Les gens cultivés s'efforceront de dégager une caractéristique commune à tous les arts - ce qui les amène à aborder des problèmes qui relèvent de l'esthétique et finalement de la métaphysique. Les gens plus simples ont tendance à identifier l'art à l'un des arts - il s'agit d'ordinaire de la peinture. Si on leur demande de considérer la musique ou l'architecture comme un art, ils sont déconcertés. D'autre part, les uns et les autres estiment qu'en tout état de cause l'art est une activité réservée à des spécialistes ou à des professionnels, et qui n'intéresse pas directement l'homme de la rue.

La notion de société est tout aussi vague. On peut l'appliquer à l'ensemble de la population d'un pays - voire à l'humanité tout entière - ou à l'inverse, à un petit groupe de personnes réunies à des fins spéciales qui leur sont communes, comme les membres d'une secte religieuse ou d'un club,

par exemple. Mais, de même qu'il existe une science de l'art, l'esthétique, dont le but est d'introduire de la méthode dans un ensemble d'idées confuses, il existe une science de la société, la sociologie, qui vise à instaurer un ordre logique dans ce second secteur. Les coïncidences entre les domaines d'intérêt de ces deux sciences sont rares; cependant, certains ont tenté d'élaborer une sociologie de l'art, et diverses utopies, ou des ouvrages tels que la *Politique* de Platon, traitent « d'un art de la société » : l'administration et l'organisation de la société étant alors conçues comme un art plutôt que comme une science.

Très peu de philosophes - dont l'un, il est vrai, n'est autre que Platon - ont compris que l'art et la société sont des notions inséparables, et que la société, en tant qu'entité organique viable, dépend en quelque sorte de l'art, force stimulante, facteur d'agrégation et de fusion. Telle a toujours été ma propre idée de la relation entre l'art et la société et je vais tenter ci-après d'indiquer ce que cette relation implique (ou a impliqué dans le passé), ainsi que les conséquences inévitables de son absence dans la civilisation contemporaine.

« Vous, poètes, peintres, sculpteurs, musiciens, si vous avez compris votre vraie mission et les intérêts de l'Art lui-même, venez donc mettre votre plume, votre pinceau, votre burin au service de la révolution... »

« ... Venez, mais si vous acceptez de vous joindre à nous, ne venez pas en qualité de « maîtres », mais en camarades de lutte; non pas pour gouverner, mais pour vous inspirer dans un milieu nouveau; moins pour enseigner que pour concevoir les aspirations des masses, les deviner et les formuler, et puis travailler, sans relâche... à les faire entrer dans la vie. »

P. KROPOTKINE

Tant l'art que la société - si l'on prend ces termes dans l'une quelconque de leurs acceptions concrètes - tirent leur origine des rapports entre l'homme et son milieu naturel. Les plus anciennes œuvres d'art parvenues jusqu'à nous sont un assez grand nombre de peintures rupestres qui datent de la période paléolithique, et quelques figurines en os ou en ivoire de la même époque. Nous ne savons pas exactement comment ou à quelles fins elles ont été produites, mais nul n' imagine qu'il puisse s'agir d'œuvres relevant de l'art pour l'art. Elles avaient peut-être une fonction magique ou religieuse et, de ce fait, se trouvaient étroitement liées à la structure sociale de l'époque. Il en va de même pour l'art de toutes les civilisations postérieures dont nous possédons des vestiges. Les premiers témoignages des civilisations primitives de Sumer, de l'Égypte ou du Moyen-Orient sont tous des objets qui éveillent encore aujourd'hui notre sensibilité artistique : en fait, notre connaissance de ces sociétés se fonde en grande partie sur les œuvres d'art parvenues jusqu'à nous.

Tout au long des âges jusqu'au début de l'époque moderne, on ne saurait donc concevoir l'existence d'une société sans art, ou d'un art dépourvu de signification sociale. Sparte est parfois considérée comme une exception à cette règle, mais c'est parce que l'on donne à la notion d'art un sens étroit : selon Xenophon, le cosmos de Sparte constituait en lui-même une œuvre d'art. Quant aux Philistins qui, par un curieux hasard, sont devenus le symbole de tout groupe de population inculte et dépourvu de sensibilité, leurs capacités artistiques étaient sans doute aussi développées que celles des membres des autres tribus guerrières de l'époque : on dit qu'ils faisaient preuve de beaucoup de goût en matière de coiffures de plumes. Il convient de souligner que Matthew Arnold, qui a répandu l'usage du mot « Philistins » pris dans un sens péjoratif, désignait par là les personnes incapables d'accéder au monde des idées, et non pas en particulier celles qui manquent de sensibilité artistique, bien que, selon lui, il faille qu'une société soit imprégnée de l'influence vivante des idées pour pouvoir apprécier l'art à sa juste valeur. Je serais enclin, pour ma part, à inverser ce raisonnement et à dire que seule une société dont la sensibilité a été développée par les arts peut avoir accès aux idées.

On en arrive alors à se demander comment il se fait que les sociétés modernes soient devenues insensibles à l'art. La première hypothèse que se présente à l'esprit est la suivante : ce changement fondamental a pu être provoqué - selon un processus qu'il conviendra d'éclaircir - par l'augmentation soudaine de la taille des sociétés, qui va de pair avec l'industrialisation. Il a toujours paru surprenant que les plus riches floraisons artistiques aient été observées dans des communautés qui - comme Athènes aux VII^e et VI^e siècles avant J.-C., les pays d'Europe occidentale aux XII^e et XIII^e siècles, ou les « villes-Etats » d'Italie aux XIV^e et XV^e siècles - étaient de dimensions extrêmement limitées par rapport à celles d'un Etat moderne typique. Nous avons tendance à

négliger ce fait, à estimer qu'il est dépourvu de signification et même à admettre que les nations les plus grandes et les plus puissantes doivent tout naturellement en arriver à produire des œuvres d'art les plus remarquables. Et pourtant rien dans l'histoire ne corrobore une telle opinion.



L'étude la plus superficielle des processus de la création artistique nous fournit l'explication de ce paradoxe. Quelle que puisse être la nature de la relation entre l'art et la société, l'œuvre d'art est toujours la création d'un individu. Certes, il existe des arts comme le théâtre, la danse et l'architecture qui, en raison de leur complexité essentielle, doivent faire appel à un groupe d'individus au stade de l'exécution ou de la présentation; néanmoins l'unité dont chacune des œuvres qui relèvent de ces formes d'art doit tirer sa force, son originalité et son efficacité est le fruit de l'intuition créatrice de tel ou tel auteur/dramatiste, chorégraphe ou architecte. Beaucoup d'exemples de collaborations fécondes dans le domaine artistique peuvent naturellement être cités, mais, pour reprendre l'un des néologismes dus à Coleridge, ils ont toujours un caractère

« adunatif » - c'est-à-dire qu'il s'agit d'apports individuels distincts, groupés « comme un quartier d'orange, un quartier de pomme, de citron et de grenade » qui, posés côte à côte « reconstituent un fruit unique à l'aspect bizarre ». Coleridge a employé cette métaphore pour montrer la différence entre le talent de Beaumont et Fletcher et le génie de Shakespeare. De même, je n'ai jamais pu admettre qu'un projet établi par un groupe d'architectes, par exemple, puisse avoir la même valeur esthétique que l'œuvre conçue par un seul architecte. Certains médiévistes à l'esprit romanesque soutenaient autrefois que les cathédrales gothiques étaient une création collective, mais c'est là à confondre construction et conception : tout ce qu'il y a d'important et d'original dans chaque cathédrale gothique est « l'expression particulière d'une expérience particulière » et si l'architecture, dès qu'elle est tant soit peu complexe, exige toujours le recours à un personnel d'exécution subalterne (maçons et artisans) la conception esthétique, c'est-à-dire l'œuvre conçue en tant qu'unité artistique, est toujours le produit de l'imagination et de la sensibilité d'un individu.

Cependant l'individu ne travaille pas en vase clos. La difficulté du problème qui se pose à nous provient entièrement du fait que l'artiste dépend à certains égards de la communauté, non pas seulement, ce qui est évident, sur le plan économique, mais aussi dans un sens beaucoup plus subtil et qui devrait faire l'objet d'une analyse psychologique. Je n'ai pas l'intention d'entreprendre une telle analyse : je me demande même, à vrai dire, si la psychologie sociale est assez avancée pour nous permettre de formuler aujourd'hui ce qu'il y a de hypothèse précise. Il faudrait définir deux entités psychiques distinctes, mais qui s'influencent réciproquement : d'une part l'égo subjectif de l'artiste, cherchant à s'adapter au monde extérieur que constituent la nature et la société, et de l'autre la société elle-même, considérée comme un organisme qui a ses propres lois en matière d'adaptation intérieure et extérieure. C'est là que réside l'un des paradoxes fondamentaux de la vie humaine : l'art est le fruit d'une interaction complexe entre les processus d'adaptation de l'individu et ceux de la société. Nous nous bornerons ici à donner un bref aperçu de cette situation ambiguë.

Il ne sera sans doute pas inutile d'exposer d'abord comment certains s'y prennent pour éluder la question. Le premier procédé est celui qui est utilisé dans la plupart des pays démocratiques, c'est-à-dire, en fait, dans tous ceux qui ont reconnu l'existence du problème, ce qui se produit de la façon et pour les raisons suivantes. On constate d'abord que l'art, en tant qu'activité sociale, a joué un rôle dans tous les grands systèmes sociaux du passé, depuis les civilisations préhistoriques et primitives jusqu'aux grandes sociétés aristocratiques, ecclésiastiques et oligarchiques des époques plus récentes, puisque cette association apparemment significative entre l'art et la société a cessé au début de l'ère moderne - ère de l'industrialisation, de la production en série, de l'explosion démographique et de la démocratie parlementaire. On peut tirer de ce fait deux conclusions opposées. La première, qui était la plus généralement admise au XIX^e siècle, est que l'art appartient au passé et n'est pas indispensable à une civilisation comme la nôtre. Selon la seconde, qui a de plus en plus cours aujourd'hui, cette conception « historiciste » est erronée : il est possible de diagnostiquer le mal dont souffre notre civilisation et de trouver des remèdes.

Laisant à côté pour l'instant la thèse « historiciste » que Hegel est le premier à avoir soutenue, je vais examiner certains des moyens qu'il est proposé d'employer pour remédier à la situation actuelle.

ART ET SOCIÉTÉ

Le plus souvent préconisé, et à mon avis le plus efficace, est celui qui consiste à subventionner la production artistique. On rappelle, à juste titre, que dans le passé l'art a toujours bénéficié de mécènes (l'Eglise au moyen âge, les princes et les municipalités pendant la Renaissance, les marchands au XVII^e et au XVIII^e siècle). Mais il s'agit là d'une généralisation de caractère superficiel qui ne résisterait pas à une analyse scientifique : rien, dans l'histoire, ne permet d'établir un lien, à quelque époque que ce soit, entre la qualité de l'art et l'importance du mécénat; les mécènes étaient pour la plupart fantasques, inconséquents, parfois d'esprit tout à fait rétrograde ou dénués de goût. D'ailleurs, il est inutile d'examiner cette explication de la situation présente, car le rôle du mécénat est sans doute beaucoup plus considérable de nos jours que jamais auparavant en Europe. Depuis cinquante ans, des sommes très élevées ont été affectées à l'achat d'œuvres de « vieux maîtres » italiens et de peintures impressionnistes, et des crédits tout aussi importants ont été consacrés à la construction de musées, de théâtres, d'opéras, de salles de concerts, etc., ainsi qu'à des subventions destinées à financer le fonctionnement de ces institutions. Et tout cela n'a nullement résolu le problème fondamental, qui est celui de la création d'un art démocratique vivant, en accord avec notre civilisation démocratique. Sur le plan visuel, notre civilisation est chaotique; elle n'a ni poésie, ni théâtre typiques; sa peinture est tombée dans l'incohérence et l'absurdité, son architecture s'inspire d'un fonctionnalisme « économique » dont le caractère rudimentaire est considéré comme une qualité esthétique. Il y a des exceptions à ces règles; mais on ne trouve nulle part, dans le monde aujourd'hui, un style artistique jaillissant spontanément des réalités économiques et sociales sur lesquelles se fonde notre mode de vie.

« Si, pour le développement des forces productives matérielles, la révolution est tenue d'ériger un régime socialiste de plan centralisé, pour la création intellectuelle elle doit dès le début même établir et assurer un régime anarchiste de liberté intellectuelle. Aucune autorité, aucune contrainte, pas la moindre trace de commandement (...) Les marxistes peuvent marcher ici la main dans la main avec les anarchistes, à condition que les uns et les autres rompent implacablement avec l'esprit policier réactionnaire, qu'il soit représenté par Joseph Staline ou par son vassal Garcia Oliver ».

TROTSKY et A. BRETON

La première question à poser, et la plus profondément troublante, est la suivante : Y a-t-il incompatibilité entre les réalités fondamentales de notre époque (c'est-à-dire notre système de production économique) et la production spontanée d'œuvres d'art ? Avant de fournir une réponse, il est sans doute nécessaire de poser en principe que la capacité de création artistique des êtres humains est restée la même. Là encore je m'écarte de la théorie de Hegel selon laquelle l'art, « du point de vue de ses possibilités les plus élevées » (restriction importante), appartient au passé. J'admets au contraire que les capacités potentielles de la nature humaine ne changent pas (ou n'ont pas changé depuis des temps immémoriaux). Le monde est plein d'artistes « frustrés » ou plutôt de gens dont les facultés créatrices n'ont pas pu s'épanouir. Selon Burckardt, que j'aurais plus d'une fois l'occasion de citer au cours de la présente étude, « peut-être y a-t-il quelque part, aujourd'hui, de très grands hommes pour des choses qui n'existent pas ». Il ne s'agit pas seulement de ceux qui, si peu propice que soit l'époque où ils vivent, parviennent à donner des preuves éclatantes de leur génie en créant des œuvres fragmentaires inspirées d'un expressionnisme individualiste - comme Picasso, Klee, Schoenberg, Stravinsky ou Eliot - mais aussi de tous ces ar-

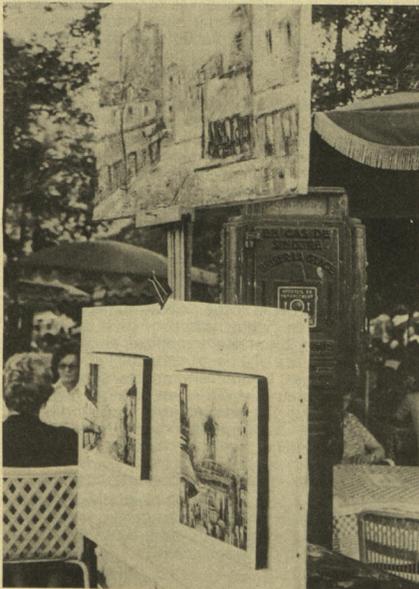


Photo D. Black

« Bien entendu, le Parti ne peut pas, fût-ce un seul jour, s'abandonner au principe libéral du laisser-faire, laisser passer, même en art. »

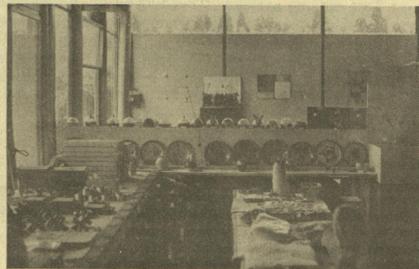
TROTSKY

tistes en puissance qui gaspillent leur talent en se consacrant à l'art dit « commercial » (ce qui est une contradiction dans les termes) et à tous ces enfants doués d'une riche sensibilité qui montrent leurs aptitudes dès leur plus jeune âge, mais que l'on sacrifie, tels des victimes expiatoires, sur les autels de l'industrie. L'une des pires iniquités engendrées par notre civilisation technologique est celle qui consiste à étouffer entièrement la sensibilité naturelle qui trouvait autrefois un moyen d'expression dans les arts artisanaux, ou à lui laisser seulement l'issue dérisoire offerte par de médiocres passe-temps.

Je commencerai donc par affirmer, avec Burckardt, que « les arts sont un pouvoir de l'esprit humain, une force et une création. Leur principale énergie propulsive, l'imagination, a toujours passé pour quelque chose de divin chez les hommes ». Il est vrai qu'il faut toujours établir (comme Burckardt le fait) une distinction entre ceux qui exécutent et ceux qui conçoivent, entre les artisans et les visionnaires : « Donner une expression concrète à un sentiment intérieur, de manière qu'il agisse comme une révélation, est une qualité très rare. Beaucoup réussissent à imiter l'apparence extérieure des choses. »

Il nous faut examiner notre mode de vie - la structure de notre société, nos méthodes de production et de distribution, la formation du capital et les effets de la fiscalité - pour voir si ce n'est pas là qu'il convient de rechercher les causes de notre impuissance esthé-

philosophes préoccupés des questions sociales comme Ruskin et Thoreau, mais qui intéresse peu les sociologues « scientifiques » : c'est ce qu'on pourrait appeler une atrophie de la sensibilité. Si l'on ne s'attache pas à dégager et à former chez l'individu, de la naissance à l'âge mûr, la vue, le toucher, l'ouïe et tous les raffinements de la perception sensorielle développés, au cours des âges, par la lutte que l'humanité a menée pour maîtriser les forces de la nature et transformer la matière, on fera de lui un être qui ne méritera guère le nom d'homme : un automate las, apathique, au regard terne, qui n'aspire qu'à la violence, sous une forme ou sous une autre (des actes violents, des bruits violents et n'importe quel genre de divertissement propre à éveiller ses facultés émoussées). Ses distractions préférées seront les manifestations sportives, le billard automatique, les bals, la contemplation passive de crimes, de bouffonneries et d'actes sadiques sur l'écran de la télévision.



Atelier de poterie dans l'usine Lip occupée

Le second trait caractéristique de notre civilisation - à savoir le déclin du sentiment religieux - est sans aucun doute la conséquence inévitable de l'essor du rationalisme scientifique, et l'on déplore souvent que le progrès scientifique n'ait pas été de pair avec un progrès moral de même envergure. Mais il est plus rare qu'on souligne que les forces qui ont détruit le sens du sacré sont aussi celles qui ont détruit le sens de la beauté. Pour citer de nouveau Burckardt : « ... de tous temps, les artistes et les poètes ont été dans un rapport intime et solennel avec la religion et la culture... Eux seuls peuvent interpréter et fixer le mystère de la beauté; ce qui se passe sous nos yeux de manière si rare, si brève et si inégale, se trouve rassemblé ici en un monde de poèmes, d'images et de grands cycles de figuration à l'aide de couleurs, de pierres et de sons, formant comme un second monde terrestre, plus élevé. A travers l'art seulement nous arrivons à connaître la beauté qui est dans l'architecture et la musique; sans elles nous ne saurions pas que la beauté est présente ici ». Mais on peut aller plus loin encore : sans l'art, nous ne saurions pas que la vérité existe, car c'est seulement grâce à l'œuvre d'art que la vérité peut être vue, appréhendée et acceptée.

(suite page 7)

« Il faut que nos écrivains et nos artistes s'acquittent de cette tâche, il faut qu'ils abandonnent leur position petite-bourgeoise et passent graduellement du côté du prolétariat, du côté des ouvriers, des paysans et des soldats en allant parmi eux, en se jetant au cœur de la lutte pratique, en étudiant le marxisme et la société. C'est seulement ainsi que nous pourrions créer une littérature et un art qui servent réellement les ouvriers, les paysans et les soldats, une littérature et un art authentiquement prolétariens. »

MAO-TSE-TOUNG

Oh, regarde,
La Voie lactée est-elle tombée du ciel ?
Non, non, regarde bien!
Un nouveau canal, à flanc de montage
Serpente et court, traversant nos villages.
Tous ces canaux nous relient à Pékin,
Le président Mao conduit l'eau jusqu'à nous!

Oh, regarde,
On dirait des étoiles tombées sur nos monts ?
Non, non regarde bien!
L'éclat des lampes électriques
Brille maintenant dans chaque foyer.
Et tous ces fils nous relient à Pékin;
Le président Mao nous envoie le courant!

Tiens! Ecoute,
On dirait le tonnerre ébranlant les sommets!
Non, non, écoute bien!
Les tracteurs labourent sur les versants,
C'est leur grondement, qui remplit le ciel!
Un jour, tous nos travaux seront mécanisés;
Le président Mao nous ouvre cette voie!

Un chant montagnard vole vers Pékin,
Il dit que les Tchouang imitent Ta-tchai;
Que de nouveaux Yukong, déplaçant ciel et terre,
Créent pour nos descendants des mille ans de bonheur;
Que d'âge en âge nos enfants
N'oublient jamais que ce bonheur,
C'est le président qui nous l'a donné!

Chanson Tchouang



ART ET SOCIÉTÉ

« Qu'est-ce que l'Art et quelle est sa destination sociale ? Une représentation idéaliste de la nature et de nous-mêmes, en vue du perfectionnement physique et moral de notre espèce (...) Le but de l'Art est de nous apprendre à mêler l'agréable à l'utile dans toutes les choses de notre existence, et par là, d'ajouter à notre dignité (...) L'Art, c'est-à-dire la recherche du beau, la perfection du vrai dans sa personne, sa femme et ses enfants, ses idées, ses discours, ses actions, ses produits : telle est la dernière évolution du travailleur... L'esthétique et au-dessus de l'esthétique la morale, voilà la clé de voûte de l'édifice économique. »

« L'Art, comme la littérature, est l'expression de la société, et s'il n'existe pas pour son perfectionnement, il existe pour sa ruine (...) L'Art doit participer au mouvement de la société et le provoquer et le suivre. C'est pour avoir méconnu cette destination de l'Art, pour l'avoir réduit à n'être que l'expression d'une idéalité chimérique, que la Grèce perdit l'intelligence des choses et le spectre des idées. »

« Une esthétique, une théorie de l'Art est-elle possible ?

— L'Art est la liberté même refaisant à sa guise, et en vertu de sa propre gloire la phénoménalité des choses, exécutant des variations sur le thème concret de la nature.

— L'Art, ainsi que la liberté, a donc pour matière l'homme et les choses, pour objet de les reproduire en les dépassant, pour fin dernière la justice.

— L'Art est solidaire de la science et de la justice : il s'élève avec elles et décroît en même temps. »

« Savants, mettez votre génie au service des faibles ! C'est là, songez-y tous, l'œuvre véritablement pressante. La parole enflammée du retueur, la violente apostrophe du satirique, le chant de guerre du musicien, ce doivent être nos armes ; et, sans oublier, sans méconnaître ce que nous ont donné le fer et le feu, nous attendons d'elles plus que des balles forgées par nos malheureux martyrs. »

« Un artiste sera désormais un citoyen, un homme comme un autre ; il suivra les mêmes règles, obéira aux mêmes principes, respectera les mêmes convenances, parlera la même langue, exercera les mêmes droits, remplira les mêmes devoirs. Fini le temps de l'idolâtrie, des hommes excessifs. »

P.-J. PROUDHON

Je ne prétends pas que ce processus de rationalisation soit réversible : l'esprit ne renonce jamais à ses conquêtes matérielles (sauf en cas de catastrophe mondiale). Je cherche seulement à rappeler que nos connaissances scientifiques sont manifestement encore limitées. La nature du cosmos, les origines et le but de la vie humaine demeurent un mystère, ce qui signifie que la science n'a nullement assuré le rôle symbolique de l'art qui nous est toujours indispensable « pour vaincre la résistance des forces brutes qui s'exercent dans le monde ».



Photo D. Black

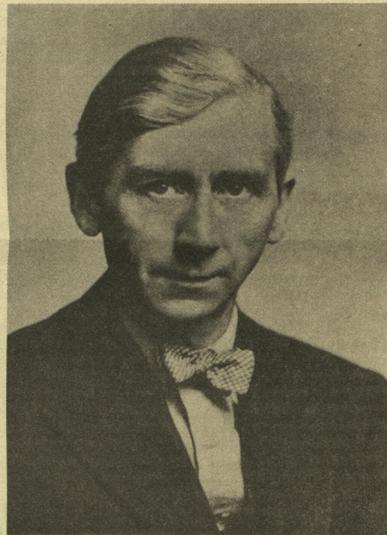
En troisième lieu, il me faut mentionner non sans hésitation une autre caractéristique de notre mode de vie, étroitement liée aux idéaux démocratiques que nous chérissons, mais peu propice à l'art. J'ai déjà souligné le fait évident que les œuvres d'art sont produites par des individus. Il s'ensuit que les valeurs artistiques sont essentiellement aristocratiques : à tout moment, elles dépendent non pas du niveau moyen, mais du niveau le plus élevé de la sensibilité artistique. Or un tel niveau n'est atteint que par un nombre relativement faible d'individus - les arbitres du goût, les critiques, les connaisseurs et surtout les artistes eux-mêmes - et c'est dans le cadre des rapports établis entre les membres de ces groupes que le niveau du goût de l'époque se trouve fixé. Quoi que nous puissions penser des thèses de Carlyle ou de Burckard sur le rôle des grands hommes dans l'histoire - et Burckard a souligné qu'il existe de nombreux types de grands hommes, dont certains sont d'une utilité douteuse pour l'humanité - et de la théorie de l'« art populaire », que j'ai souvent exposée et à la

quelle je puis dire, sans vouloir faire de paradoxe, que je reste fidèle, il est incontestable qu'on peut se représenter l'histoire de l'art par une ligne unissant des points dont chacun correspond à l'apparition d'un grand artiste. Un Michel-Ange ou un Mozart est peut-être le produit de forces, d'ordre génétique ou social, qu'il est possible d'identifier, mais en créant ses œuvres, il infléchit le cours de l'évolution artistique. Loin de moi, bien entendu, l'idée d'identifier l'histoire de l'art à celle de la culture. La culture n'est pas même la somme de tous les arts, ou celle de l'ensemble des arts, coutumes, connaissances scientifiques et croyances religieuses d'une période donnée. Comme T.S. Eliot l'a souligné, les divers éléments dont l'analyse d'une culture montre qu'elle est composée agissent les uns sur les autres, de sorte que le tout ainsi formé est plus que la somme de ces éléments. Pour comprendre pleinement l'un d'entre eux, il faut les comprendre tous. Cependant, « il existe, bien entendu, des cultures de niveau supérieur, qui se distinguent en général par une différenciation des fonctions, si bien que l'on peut parler de couches sociales plus ou moins cultivées et, finalement, d'individus exceptionnellement cultivés. La culture d'un artiste ou d'un philosophe n'est pas la même que celle d'un mineur ou d'un paysan et celle d'un poète sera quelque peu différente de celle d'un homme politique ; mais, dans une société saine, toutes ces cultures feront partie d'une même culture, qui sera commune à l'artiste, au poète, au philosophe, à l'homme politique et au paysan et se distinguera de celle des personnes qui exercent les mêmes métiers dans d'autres pays » (T.S. Eliot). Malheureusement pour l'art, une société démocratique a des conceptions particulières de la grandeur qui ne correspondent pas nécessairement à nos définitions de la culture. Je ne pense pas tellement ici à la gloire militaire, politique ou sportive, qui n'a rien à voir avec l'esthétique et est commune à tous les temps. Je me limite au domaine de l'art et, à cet égard, la démocratie moderne se montre totalement incapable de distinguer le génie du talent. Cette incapacité est probablement due à l'étrangeté ou à l'originalité du génie, qui, même à d'autres époques, n'a pas toujours été immédiatement apprécié à sa juste valeur. Mais, plus récemment, les progrès techniques accomplis dans le domaine des moyens d'information, joints au sentiment inné de défiance envieuse que suscite l'originalité, ont donné naissance à un type d'homme célèbre propre à notre temps : le « flatteur professionnel ». Chroniqueur ou « vedette » de la télévision, cet usurpateur s'adresse à un public qui comprend plusieurs millions de personnes et, sachant à l'avance quels seront leurs opinions et leurs préjugés, il recueille l'adhésion de tous à force de flatteries et parvient à s'en faire aduler. Voir - voir de leurs yeux - un polichinelle plein de faconde qui exprime leurs idées banales et leurs jugements instinctifs donne aux gens non seulement l'illusion que la grandeur est démocratique, mais aussi l'illusion plus dangereuse encore que la vérité n'est pas nécessairement « dérangeante ». Car le contentement de soi (allié à la complaisance) est l'idéal ultime d'un mode de vie démocratique.

L'art, en revanche, est en permanence une source de perturbation : il est révolutionnaire par essence. En effet, l'artiste, dans la mesure où il est grand, affronte toujours l'inconnu et, de cet affrontement, il rapporte quelque chose de neuf (un symbole nouveau, une conception nouvelle de la vie, l'image extérieure de réalités intérieures). Son rôle dans la société ne consiste pas à exprimer des opinions reçues ou à traduire clairement les sentiments confus de la masse : ce sont là des tâches qui incombent à l'homme politique, au journaliste et au démagogue. L'artiste est ce que les Allemands appellent *ein Rüttler*, celui qui bouleverse l'ordre établi. Le plus grand ennemi de l'art est la conscience collective sous toutes ses formes. Cette conscience est comme l'eau, qui tend toujours vers le point le plus bas : l'artiste, au contraire, se débat pour sortir du marais

et s'élever à un niveau supérieur de perception et de sensibilité sur le plan individuel. Les messages qu'il envoie alors sont souvent inintelligibles pour les masses, mais le philosophe et le critique sont là pour les interpréter. Les œuvres d'un génie (Homère, Platon, Dante, Shakespeare, Michel-Ange, Bach ou Mozart) servent ainsi de fondement à des travaux d'interprétation et d'exégèse, mais aussi à de multiples développements et imitations, de sorte que l'art d'un seul individu en arrive à pénétrer toute une époque et à lui donner son nom. Dans le domaine des arts plastiques, ces réalisations concrètes forment la base de ce que Hegel appelait « la culture réflexive ». Et en admettant que la véritable fonction de l'art est « de rendre conscientes les plus hautes aspirations de l'esprit », Hegel contredit sa propre théorie selon laquelle l'art appartient au passé. En effet, la prise de conscience est un processus de réification, de concrétisation qui se poursuit (ou devrait se poursuivre), tout au long de l'histoire. « L'imagination créée », comme Hegel le reconnaît, l'art utilise comme éléments non pas les idées mais les « formes extérieures de ce qui existe », les matériaux que lui offre la nature. Écrivant vers 1820, en plein romantisme, avant que les effets de la révolution industrielle se soient manifestés, Hegel était naturellement amené à conclure que l'art européen avait terminé sa tâche et crée plus de choses que l'esprit des hommes ne pourrait en assimiler au cours du siècle suivant ; mais il lui a été épargné de connaître une époque qui conteste la valeur même de l'imagination, du génie et de l'inspiration. (suite page 8)

Herbert READ



HERBERT Read est né dans le Yorkshire en 1893. D'abord conservateur adjoint au Victoria and Albert Museum de Londres, il fut de 1931 à 1933 professeur des Beaux-Arts à Edimbourg. De 1933 à 1939 il enseigna dans les universités de Cambridge, Liverpool, Londres et Harvard. Il est mort en 1968.

Poète et prosateur, critique et homme de lettre, philosophe politique et éducationniste, Herbert Read se « convertit » (terme qu'il emploie dans *Mon anarchisme*, écrit en 1966) à l'anarchisme à la suite d'une lecture d'une brochure de Carpenter, *Non-gouvernemental society*, en 1911 ou 1912. À la suite de la découverte de ce nouveau type de pensée, il se nourrit des lectures de Kropotkine, Bakounine, Proudhon, Tolstoï et Ibsen.

Auteur de nombreux ouvrages de critique et de philosophie, dont les principaux sont : *La signification de l'art, Icône et idéal, La philosophie de l'art moderne*, et son autobiographie *L'expérience contraire*.

Son livre sans conteste le plus connu c'est *L'éducation par l'art*, en 1943, qui traite un sujet qui l'a particulièrement intéressé, l'éducation dans une optique profondément anarchiste.

En effet, il était persuadé que l'éducation, le développement de l'individu et de la personnalité étaient dans le monde actuel, peut-être une des seules contestations possibles de l'individu contre l'Etat.

Il a écrit des essais sur ces conceptions de l'anarchisme : *Poésie et anarchisme* (1938), *Philosophie de l'anarchisme* (1940), *Paradoxe de l'anarchisme* (1941), *Existentialisme, marxisme et anarchisme* (1949), *Révolution et raison* (1953), *Mon anarchisme* (1966).

ART ET SOCIÉTÉ

Quel que soit l'angle sous lequel on envisage ce problème du rôle de l'art dans la société contemporaine, il est évident que la nature de cette société met obstacle à l'exercice des fonctions propres de l'art. L'opposition établie par Hegel entre l'art et les idées perd sa force et sa pertinence dans une société qui n'a que faire de l'un ni des autres, qui se désintéresse aussi bien de « l'âme et de ses émotions » que des « phénomènes sensoriels concrets », ces deux entités dialectiques qui, dans une civilisation éprise de progrès, sont fondues en un tout par l'énergie vitale au cours de son évolution créatrice.

On dira peut-être que j'ai inversé l'ordre des priorités (en fait, je nie qu'il existe un ordre de priorité quelconque dans ce processus). Il est en général admis - du moins dans mon pays, où Matthew Arnold a répandu cette opinion - que « l'exercice des facultés créatrices en vue de la production de grandes œuvres littéraires ou artistiques... n'est pas possible en tout temps et dans toutes les conditions... les instruments qu'utilisent les facultés créatrices sont les idées, les idées qui ont la plus haute valeur... parmi toutes celles qui ont cours à l'époque ». Arnold choisit ses exemples uniquement dans le domaine de la littérature, mais sa théorie a une portée tout à fait générale. « L'œuvre essentielle du génie littéraire est une œuvre de synthèse et de description, non pas d'analyse et de découverte; la capacité propre du génie est de puiser une inspiration féconde dans un certain climat intellectuel et spirituel, dans un certain système d'idées; la capacité de façonner ces idées, à la manière d'un demiurge, de les présenter sous la forme des combinaisons les plus efficaces et les plus attrayantes, bref, d'en faire de belles œuvres. » Cette « hérésie intellectualiste » procède sans aucun doute des théories de Goethe, et indirectement de celles de Hegel. S'il est vrai que pour créer un chef-d'œuvre (dans quelque domaine que ce soit) « deux forces doivent se conjuguer, celle de l'homme et celle du moment », l'essence de toute œuvre d'art réside non pas dans la synthèse et la description, ni même dans l'analyse et la découverte, mais bien dans le pouvoir de matérialisation et d'évocation. Il s'agit de réaliser une image, il faut donner l'image de ce que nous voyons, en oubliant tout ce qui a paru avant nous (Cézanne). L'artiste, qu'il soit poète ou peintre, musicien ou céramiste, « réalise ses sensations » et ses perceptions (Cézanne, encore), à l'aide de couleurs, de mots, ou de sons. Le reste relève simplement de ce que Wittgenstein appelle le « jeu de langage », et n'a rien à voir avec l'art.

Mais cette « réalisation » est le germe d'où, en temps voulu, jailliront les idées, et plus l'artiste parvient à la rendre précise et vivante, plus les idées qu'elles suggèrent auront de puissance. On peut dire, avec Arnold, qu'alors « le contact avec la vérité est le contact avec la vie, et tout s'anime et se développe ». Mais il faut d'abord que l'artiste crée une image; sans images il n'y a pas d'idées et, lentement mais inévitablement, la civilisation meurt.

Je suis convaincu que le seul moyen de sauver notre civilisation est de réformer les sociétés qui la constituent de telle façon que les phénomènes sensoriels concrets qui sont le matériau propre de l'art se manifestent - dans le sens donné ci-dessus à cette expression - à nouveau spontanément dans notre vie quotidienne.

« C'est donc l'ignorance qui a fait les résignés. C'est assez dire que l'Art doit faire des révoltés. A la perception encore confuse de l'égalité des droits, l'Art doit apporter son aide et détruire, en dévoilant le ridicule et l'odieux, le respect mélangé de crainte que professe la foule encore pour les morales inventées par la duplicité humaine. »

Car tout est là. Dévoiler les mensonges sociaux, dire comment et pourquoi ont été créées les religions, imaginer le culte patriotique, construire la famille sur le modèle du gouvernement, inspirer le besoin de mères : tel doit être le but de l'Art révolutionnaire.

Ecrivains, exprimez donc à toute heure votre colère contre les iniquités, insultez au pouvoir...

... Peintres, ranimez de votre talent et de votre cœur le souvenir des grandes révoltes; montrez les éternels esclaves toujours frémissants de honte et de colère, et de leurs chaînes, qu'ils essaient vainement de briser, imprimant au monde de redoutables secousses!

Poètes et musiciens, lancez les strophes vibrantes qui éveilleront dans l'âme des humbles l'impatience de leur servage, et, aux heures trop fréquentes du découragement, renouvelleront l'aide des forts!

F. PELLOUTIER

J'ai appelé cette réforme « l'éducation par l'art » et, aujourd'hui, nombreux sont ceux qui, dans le monde entier, la préconisent. Mais ce que je n'ai pas suffisamment souligné et que beaucoup de mes confrères ne comprennent pas suffisamment, c'est le caractère révolutionnaire d'une telle entreprise. L'éducation par l'art n'est pas nécessairement antiscientifique, car la science elle-même se fonde sur une perception précise des phénomènes sensoriels et se trouve forcément entravée par le « jeu de langage ». Mais l'éducation par l'art ne préparera pas les hommes aux tâches mécaniques et inintelligentes que leur offre l'industrie moderne; elle ne les incitera pas à se contenter d'activités de loisirs sans aucun but constructif et de distractions passives. Elle vise à faire en sorte que « tout s'anime et se développe » à remplacer, chez chaque citoyen, le conformisme et l'esprit moutonnier par le pouvoir créateur de l'imagination, une imagination qui sera « la libre manifestation de sa personnalité propre » (Coleridge).

Croire que l'art naît dans l'intimité, ce n'est pas adopter une philosophie « quietiste »; l'art n'est pas obligatoirement lié à l'inactivité. Il est vrai que, sur le plan pratique, il y a contradiction, de façon générale, entre les activités orientées vers l'extérieur et le calme qu'exige toute création. Les guerres et les révolutions détruisent les œuvres artistiques. Mais il faut aussi reconnaître avec Burckhardt, que « la passion est mère de grandes choses », et que les grands événements stimulent l'artiste s'il n'y prend pas part et va jusqu'à s'abstenir de les célébrer directement dans ses ouvrages. Ce qui importe, c'est le climat général de vitalité grâce auquel « des forces insoupçonnées s'éveillent dans les individus... »

« Artistes, professeurs et prêtres, académiciens... se sont faits instruments de misère et de dépression... Les artistes... sont devenus les auxiliaires naturels du sacerdoce et du despotisme contre la liberté des peuples. Ministres de corruption, professeurs de volupté, agents de prostitution, ce sont eux qui ont appris aux masses à supporter leur indignité et leur indigence par la contemplation de leurs merveilles. »

BAKOUNINE

le ciel lui-même prend une autre couleur » - climat que, dans un célèbre passage du *Prélude* inspiré par la Révolution française, Wordsworth a de son côté évoqué comme suit :

*O plaisir d'un labour d'espérance et de joie!
Ils étaient grands, les alliés qui combattaient
Dans notre camp, nous dont la force était l'amour!
En cette aube, c'était un bonheur que de vivre,
Mais être jeune était le ciel même. O moments,
Où loi, coutume, règle et leur maigre visage,
Suranné, rebutant, tout à coup revêtaient
L'attrait des horizons d'un monde merveilleux!
Non en des lieux favorisés, mais sur la Terre
Tout entière régnait la beauté de l'espoir -
Celle qui met...
Le bouton au-dessus des roses grand'ouvertes.*

Malheureusement, l'artiste n'est pas toujours destiné à voir une telle « aube », ou s'il en a l'occasion, il ne lui est pas souvent donné de la contempler en sécurité du fond d'une tranquille retraite.

Il est difficile de formuler dans ce domaine des conclusions qui puissent prétendre à une valeur scientifique. Le génie est un accident génétique, l'histoire d'une clameur confuse, mais la vie subsiste. C'est une flamme qui s'élève et retombe, tantôt vacille et tantôt brûle haut et clair. La source de l'huile qui l'alimente est invisible; cependant nous savons qu'elle est toujours associée à l'imagination, et une civilisation qui, de façon systématique, récuse la valeur de l'imagination ou la détruit est appelée à sombrer dans une barbarie de plus en plus profonde.

Herbert READ

L'esthétique anarchiste

« L'art a culture doit sa grandeur et sa signification au fait que son rayonnement méconnaît les frontières politiques et sociales », note Rudolf Rocker dans *Nationalisme et Culture*. Et, si elle est supérieure à l'Etat et à ses réalisations, c'est parce qu'elle est au sens le plus profond du terme *anarchiste*. Les grandes époques créatrices coïncident avec l'autonomie de la cité et l'organisation fédéraliste de la société. Par conséquent, dans les époques dominées par la pensée ou l'action politique, la culture périclité.

L'art de la cité grecque, l'art de la cité du Moyen Age naissent de l'épanouissement de la personne au sein d'une communauté à dimensions humaines.

« Enfant et père de la liberté », l'art est le symbole de la créativité illimitée de l'homme et aux époques de la tyrannie, le symbole de sa part inaliénable, des sentiments d'amour et de fraternité.

En étudiant la nature de l'art et sa fonction sociale, le théoricien anarchiste rejette les schémas étroits des déterminismes économiques et sociaux, même s'il lui arrive d'interpréter tel aspect de l'art dans ses relations avec la fortune d'une classe sociale historique. Et il tend à le considérer dans son autonomie vivante, rendant l'artiste le seul arbitre de la création.

Le respect de l'art ne lui permet pas d'échapper ni à la tentation iconoclaste des hérétiques de toujours, ni à la haine irraisonnée du « grand art », de l'« artiste génial ». Le chef-d'œuvre n'est-il pas le symbole du pouvoir du Prince, du Prêlat ? Le créateur unique ne doit-il pas son génie à la dépossession des masses de leur pouvoir créateur au profit d'un seul ? Mais il ne vise ni à la table rase du nihiliste, ni à l'égalité dans l'uniformité. Ce dont il rêve, c'est le « foisonnement horizontal » de la création populaire et diverse.

Entre les deux écoles vivantes de la pensée esthétique socialiste, l'esthétique anarchiste et l'esthétique marxiste, la parenté se situe au niveau de deux intentions premières : mettre à nu les fondements sociaux de la création littéraire et artistique; définir le rôle social (révolutionnaire) de l'art. Au-delà de ces traits généraux - qu'elles partagent avec les tenants de toutes les esthétiques politiques d'hier et d'aujourd'hui - tout les sépare.

Tout d'abord, les origines. En partant d'une sensibilité qui seule donne à leurs interprétations de l'art leur cohérence, c'est Godwin, Proudhon, Bakounine eux-mêmes qui esquissent les traits nécessairement sommaires de la vision anarchiste de la création.

L'esthétique marxiste ne s'appuie pas sur une sensibilité propre à elle. Appliquant les lois du matérialisme dialectique ou historique (ou les thèses du jeune Marx sur l'aliénation de l'homme et de l'artiste) au domaine de l'esthétique, elle apparaît un demi-siècle après la mort de Marx et d'Engels. Elle n'ignore pas l'échec des fondateurs du « socialisme scientifique » qui n'ont pas su réconcilier leur vision déterministe de la culture avec leur goût personnel (et les « lois du développement inégal » qui en découlent), mais elle n'obtient la cohérence de ses thèses que grâce à la simplification des données initiales de la réflexion de Marx et d'Engels sur l'art et la littérature.

L'esthétique anarchiste se tourne résolument vers l'avenir, vers l'inconnu. Elle contribue ainsi puissamment à l'éclosion de la culture moderne. L'esthétique marxiste ne porte pas son regard au loin. Elle se contente de « régenter » ou d'interpréter le « réel »; elle met l'œuvre qui existe en rapport avec la situation économique, sociale et politique de la société pour en dégager le signification sociale.

L'esthétique marxiste contribue à la modification de la culture par une fonction essentiellement critique. Elle se pose en adversaire de la culture bourgeoise - d'une culture de classe basée sur le monopole de la culture -, de la philosophie de l'individualisme, de l'angoisse et surtout d'une culture esthétique minoritaire dépourvue de toute réalisation sociale. Elle rappelle inlassablement à l'écrivain, à l'artiste, sa responsabilité sociale. Elle l'invite à prendre part dans les grands débats sociaux, politiques, philosophiques du temps. Elle le somme de « descendre dans l'arène », de s'engager.

L'esthétique anarchiste voit dans la création artistique et dans la création sociale les réalisations jumelles de l'homme révolté. En l'encourageant à s'affranchir du poids de la tradition, elle joue auprès de l'artiste une fonction libératrice plus accusée, mais aussi, et avant tout, une fonction créatrice. Elle l'engage à rechercher les voies toujours renouvelées de la création.

L'esthétique marxiste se présente en tant que gardien de la tradition réaliste. L'esthétique anarchiste est le gardien de l'esprit de rupture. Et parce qu'elle a le regard fixé sur l'avenir, elle exprime peut-être mieux l'aspiration de l'artiste d'aujourd'hui à la libre expression de sa foi d'hérétique.

André RESZLER

(tiré de *L'esthétique anarchiste*)

Informations internationales

japon

Cet été a paru le 100^e numéro du *Libertaire* japonais et, à cette occasion, nos camarades du Japon ont adressé « à leurs camarades d'outre-mer » un salut fraternel. Le journal anarchiste *Le coq noir* (Karlsruhe) a publié cette adresse, dont voici la traduction des passages essentiels :

« Ce numéro spécial du *Libertaire* est le centième depuis décembre 1969. Ce journal a été fondé par notre camarade Augustin S. Miura. Ses buts ? L'action anarchiste non violente, l'exposé des idées des divers courants anarchistes, un organe collectif de la jeunesse et des sympathisants libertaires. Nous avons atteint à peu près nos objectifs : le nombre de nos lecteurs a augmenté et nous sommes la seule revue mensuelle anarchiste paraissant au Japon. Mais quelques problèmes se posent à nous : la position des anarchistes « orthodoxes » en face du néo-anarchisme, le conflit des générations, l'anarchisme face au bolchévisme, la lutte contre le semi-fédéralisme et le capitalisme industriel du Japon. Nous pensons que le Japon pourrait vivre dans un régime social construit à partir de la base. Notre connaissance de l'histoire mondiale et des traditions anarchistes nous fait croire que cette nouvelle société devrait être créée en répandant le moins de sang possible. Chers amis d'outre-mer, c'est avec joie que nous vous faisons savoir la parution prochaine en langue anglaise d'une histoire du mouvement anarchiste japonais : œuvre collective rédigée par plusieurs camarades. »

allemagne

PAS DE PRIVILEGES DANS LES PRISONS! — En avril 77, deux terroristes (ou présumés tels) allemands : Kröcher et Adomeit, étaient arrêtés en Suède et aussitôt extradés en Allemagne fédérale, à la suite d'une loi antiterroriste visant les membres de l'armée rouge japonaise, de « Septembre noir » et de la RAF allemande. Ces deux détenus et plusieurs de leurs camarades ont pu faire parvenir une déclaration dont

l'intérêt est d'autant plus grand qu'un groupe d'emprisonnés de la RAF avaient réclamé le statut de « prisonniers de guerre » et le traitement privilégié stipulé par la convention de Genève. Kröcher et Adomeit s'élevèrent contre cette prétention absurde, les groupes armés en Europe n'ayant en aucun cas les conditions requises pour le « statut de combattants » selon la convention de Genève. Mais, et c'est là l'essentiel, ils se refusent à cette distinction entre « politiques » et « de droit commun ». Il y a des prisonniers, tous égaux et soumis aux mêmes contraintes et il est inadmissible de réclamer pour certains des privilèges quelconques. Ce qu'il faut c'est réclamer la suppression de l'isolement et le même traitement pour tous : plus de régime particulier pour des prisonniers « spéciaux »!

ÉCOLOGIE ET POLITIQUE — Dans le ML du 21 septembre nous avons signalé l'intrusion massive de la politique et de l'électoratisme dans le mouvement écologique. Les élections au Landtag de Hesse (8 octobre) n'ont fait qu'accroître la confusion. Les listes vertes, les listes « multicolores », la liste verte de Hesse, l'écologie à la sauce chrétienne-démocrate : autant de tentatives de récupération de l'écologie et de l'action anti-nucléaire au bénéfice des partis politiques. Il semble que l'extrême-droite allemande - le NPD - soit touchée par la grâce écologique. La revue hebdomadaire *Informations Dienst* (du 9 septembre) publie en effet un manifeste écologique émanant du NPD, ou d'un groupe du NPD (car l'organe du NPD, le *Deutsche Wochen Zeitung*, n'en a pas parlé). Quand on lit ce manifeste, on ne peut qu'approuver la condamnation des Konzerns et des sociétés multinationales qui font passer au premier plan leurs propres intérêts. Le manifeste s'élève contre le gaspillage des matières premières, la croissance illimitée qui conduit à la destruction du milieu naturel. Il affirme la prépondérance des intérêts de la communauté populaire sur les intérêts privés. « Une politique nationale est en contradiction avec la société capitaliste de consommation et de profit, aussi bien qu'avec la société marxiste

planifiée ». Et le manifeste se termine ainsi : « Le NPD se déclare pour la protection du peuple et de la vie, il est fidèle à l'écologie. En avant avec le NPD pour une nouvelle compréhension de l'écologie : vive la révolution écologique ».

Certes l'écologie n'est pas le monopole de tel ou tel parti et les anarchistes ne reprocheront pas au NPD d'être anticapitaliste et antimarxiste. Tout au plus ont-ils des doutes sur cet anticapitalisme qui reste bien vague. On peut s'étonner, en effet, de l'absence totale d'une prise de position à l'égard de l'énergie nucléaire et du mouvement antinucléaire qui, en Allemagne, anime les « Comités de citoyens » et les « listes vertes ». Cette lacune enlève au manifeste beaucoup de sa crédibilité. Oui ou non, le NPD approuve-t-il l'action menée contre l'Etat à propos des implantations de centrales nucléaires ? Seule une réponse précise donnerait du sérieux à ce manifeste.

côte-d'ivoire

La République de Côte d'Ivoire (superficie : les 3/5^e de celle de la France ; population : environ quatre millions d'habitants) a le même président - Houphouët Boigny - depuis 1960, date de son indépendance. Cette république jouit en France d'une grande estime : stabilité politique, réussite économique et personnalité de son président, « le sage d'Afrique ». La réalité répond-elle à cette « image de marque » ? La République ivoirienne - modèle de libéralisme économique - a accordé aux sociétés dites prioritaires des avantages fiscaux exorbitants et le droit de rapatrier 100% de leurs bénéfices. La France (si on peut dire) détient la majorité des capitaux bancaires, financiers et industriels. La mise en valeur des terres a conduit à des expulsions et expropriations massives des paysans, pour le plus grand profit de gens comme Messmer (ancien gouverneur de la colonie) ou Debré, qui sont propriétaires d'importants domaines. D'ou des révoltes paysannes, comme celle de Gagnas (250 km au nord-ouest d'Abidjan) réprimée par l'armée ivoirienne.

Si les paysans sont misérables, les ouvriers ne sont pas mieux lotis : salaires très bas et ne respectant pas le SMIG ivoirien, droit de grève pratiquement inexistant car les organisations syndicales sont au service du parti unique. En effet, chez le Sage d'Afrique, règne un parti unique : « Parti démocratique de Côte d'Ivoire-Rassemblement démocratique africain ». Comme dans toutes ces jeunes « républiques » africaines, on surveille de près étudiants et lycéens. L'union nationale des élèves et étudiants de Côte d'Ivoire - l'UNEELI - a été dissoute par le gouvernement en 68 et le Sage d'Afrique a fondé une section étudiante du parti unique : le mouvement des élèves et étudiants de Côte d'Ivoire - le MEECI. Mais l'UNEELI continue de vivre à l'étranger, dans plusieurs universités françaises. Et le gouvernement ivoirien est en train d'obtenir du gouvernement français l'expulsion des étudiants ivoiriens non boursiers et - surtout ! - contestataires. La collusion Stoléru-Houphouët Boigny arrivera-t-elle à ses fins ? Et comprendra-t-on en France ce que signifie la démocratie pour M. Houphouët Boigny... ou pour M. Senghor ?

De la Pologne

La télévision française ne brille ni par son intérêt, ni par son objectivité. Mais toute règle a son exception, et le magazine *Vendredi* du 29 septembre, sur FR3, en était une. Il faut cependant ajouter que le sujet en était un pays socialiste, la Pologne, et non pas la France libérale avancée. Le reportage était très intéressant et rendait dans l'ensemble bien compte de l'état d'esprit de la jeunesse polonaise actuelle. Mais il y a eu des omissions, et des points qui méritent des éclaircissements et des critiques.

Il y a eu l'interview d'un mineur de Silésie, ainsi que la description de sa vie quotidienne. Il apparaissait privilégié, heureux, aisé et... communiste. En fait, il n'était représentatif que d'une élite ouvrière voulue par le parti, très minoritaire. La grande majorité des mineurs a une vie beaucoup moins idyllique : ils sont moins bien payés (alors que celui qui nous était présenté touche 10 000 zlotys, certains n'en gagnent que 3000), ils ont autant de difficultés que les autres ouvriers à s'approvisionner, à trouver un logement et posséder une automobile n'est bien souvent pour eux qu'un rêve impossible. Le taux d'alcoolisme, qui est un fléau national aussi en Pologne, dans les régions minières dément formellement la « belle vie » des mineurs. Et si ceux-ci ne font que très rarement grève, c'est que l'Etat est conscient de l'importance de ce secteur de l'économie et il les ménage. Ainsi, au printemps dernier, il y a eu une pénurie de viande dans tout le pays. Devant une menace de grève dans les mines, la viande est réapparue dans les magasins, mais en Silésie seulement, la région minière.

Les grèves subsistent à l'état endémique dans le pays. Il y en a toujours un peu partout, locales très souvent, à l'échelle d'une entreprise, pour défendre le pouvoir d'achat ou pour améliorer les conditions de travail. Il y a toujours répression, et les meneurs, ou prétendus tels, sont licenciés peu après sous des prétextes futiles, sans pouvoir retrouver de travail, bien qu'il n'y ait pas de chômage dans les pays socialistes. Le procédé est classique, mais moins efficace en Pologne qu'ailleurs car il y a un secteur privé non négligeable.

Anticommunisme primaire

L'histoire qu'on raconte en Pologne

La scène se passe sur un chemin de campagne quelque part en Pologne. Brejnev, chef d'Etat soviétique, et Gierek, chef d'Etat polonais, se promènent en échangeant des propos. Tout à coup, sur le bord du chemin, ils aperçoivent, tous deux en même temps, une caisse en bois. Ils l'ouvrent et y découvrent un trésor fabuleux d'une valeur inestimable. Passant aussitôt son bras par dessus l'épaule de Gierek, Brejnev lui dit, souriant :

— Camarade Gierek, partageons en frères!
— Non, non, répond l'autre, pas d'accord, faisons moitié-moitié...

Les étudiants surtout ont eu la parole dans ce film, et il y a peu à ajouter. Les études sont un moyen de promotion sociale. Etre médecin, cadre supérieur, ingénieur ou haut fonctionnaire, c'est accéder à un ensemble de privilèges enviés. Aussi la sélection est dure et, comme l'a souligné le commentaire, basée plus sur un apprentissage mécanique et stérile des connaissances que sur un développement de l'esprit critique. Mais il n'est pas suffisant de tout savoir par cœur, car les examinateurs ont tous les pouvoirs lors des examens, et donc tout dépend d'eux. En médecine par exemple, les examens portent sur le contrôle des connaissances de 3 ou 4 volumes d'anatomie, de biologie, etc. Le seul moyen d'avoir une chance de réussite est de tout apprendre par cœur. Mais il suffira à l'examineur de poser une question hors programme pour recalculer qu'il veut. L'inverse est aussi vrai, certains peuvent accorder d'office une bonne note sans poser une seule question parce qu'ils sont pressés ou bien simplement parce qu'il fait beau dehors. C'est le règne de l'arbitraire le plus total, et pour réussir, il faut avoir de la chance, ou du piston bien évidemment.

Il y a deux problèmes qui ont été passés sous silence : le monde paysan et les relations avec l'Union soviétique. L'agriculture polonaise est un secteur clé de l'économie. Dans un pays où les difficultés d'approvisionnement sont le fait quotidien, la production agricole a un rôle vital. L'agriculture est en grande partie privée, mais le circuit de distribution est public. C'est l'Etat qui fixe les cours, et il fait tout pour ménager les paysans qui sont ainsi privilégiés. Ils ont des revenus confortables, et leur seul problème majeur est le manque de main d'œuvre alors que la mécanisation n'est pas encore achevée, loin de là (il y a de nombreux chevaux de trait). Un fait est significatif. Alors que les ouvriers sont très rares à posséder une voiture, les paysans en ont presque tous une, parfois deux. Les mauvaises récoltes de cette année, dues aux mauvais temps lors des moissons, n'affecteront pas leur pouvoir d'achat : l'Etat augmentera les cours et indemniseront. Par contre, les files d'attente devant les magasins des villes s'allongeront.

Le problème des relations avec l'Union soviétique est très délicat. L'Etat polonais entretient les meilleures relations avec le grand frère soviétique, et la propagande officielle ne cesse de broder autour du thème de l'amitié russo-polonaise. Mais la grande majorité des Polonais a une haine tenace contre les Russes qui sont ressentis comme des occupants et des exploités, haine qui n'est égalée que par celle ressentie contre les Allemands pour des raisons historiques évidentes.

Pour conclure, enfin, il est bon de rappeler que la Pologne est l'un des pays les plus « libres » de l'Europe de l'Est, et que lors d'un voyage à Varsovie en 1975, Georges Marchais avait déclaré que la Pologne était un modèle de société socialiste...

Vincent (Gr. Voline)



AMOCO-ARRECKX (super-fric)

D U jamais vu à Toulon : les habitants d'un quartier se rebellent contre les manipulations foncières de la municipalité sur les plages du Mourillon et pour empêcher ces manipulations de continuer leurs méfaits, ils passèrent, selon leurs propres termes, à l'action directe. Et le lundi 18 septembre au matin, ils occupèrent les plages et dressèrent un camping sauvage empêchant ainsi tous travaux.

sieurs hectares, ce qui tuerait encore les herbiers marins, — qu'on réalise une voie rapide le long du littoral et que, pour ce faire, on sacrifie la plage naturelle du Lido à un élargissement exagéré du littoral actuel, — qu'on gaspille des milliards à des opérations inutiles et néfastes (...).

Mais voilà, les « élus » locaux, Arreckx-Fabre and Co (UDF,



Ces habitants déclarent : « Nous protestons contre les projets et le commencement de réalisation imposés par la mairie de Toulon ainsi que contre les méthodes qu'elle utilise.

On veut créer, sur la mer, une extension de près de cinq hectares de terre-pleins, sous la fallacieuse justification d'une réduction des endiguages prévus inconsidérément il y a une dizaine d'années.

Ces endiguages vont encore tuer les fonds sous-marins. Plus de 200 hectares ont déjà été sacrifiés (...). Nous voulons :

— qu'enfin on aménage la totalité des terre-pleins existants qui ne sont, depuis trop longtemps, que des terrains vagues indécents,

— qu'on fasse, par un minimum d'encrochement, une protection du bord de mer actuel (pour que le sable, qu'on est obligé d'apporter, ne s'en aille pas trop). C'est tout!

Nous ne voulons pas : — qu'on crée de nouveaux remblais gagnés sur la mer sur plu-

mais qu'on peut comparer à leur voisin de Marseille PS : Defferre), s'estimant les seuls maîtres, à juste titre puisque les élections les ont désignés comme tels, décident, bien que leurs propres lois ne leur permet pas (les plages devant rester libres aux usagers jusqu'au 30 septembre) de dégager manu-militari les contestataires par leurs hommes de main (la police).

Pour la petite histoire : une fois n'est pas coutume, anarchistes et amiraux en retraite ont été logés à la même enseigne, ils ont tous été jetés...

A cette terreur que sème la municipalité toulonnaise, le Collectif de Sauvegarde du Littoral (d'où les partis politiques ont été écartés malgré leurs tentatives de récupération) répond en s'efforçant de sensibiliser (affiches, tracts, expositions, affichés dans les rues, etc.), puis de mobiliser toute la population toulonnaise et de durcir les actions, dont nous ne pouvons pas vous dévoiler ici la teneur...

Gérard BLAIN

Pour le droit à la paresse

LE gouvernement poursuit son offensive contre les travailleurs. Après les récentes agressions patronales et gouvernementales dont est victime la classe ouvrière, M. Boulin, ministre du Travail, envisage de donner jour à un projet qui permettrait aux chefs d'entreprises de faire procéder à des contrôles médicaux sur les employés en arrêt de maladie, contrôles exercés à l'aide de médecins nommés par le patron.

Le contrôle, le ficage de la population continuent donc. Les atteintes aux libertés et aux droits des travailleurs vont s'amplifiant. Cela pour conjurer sans aucun doute le trop fort taux d'absentéisme observé dans certains secteurs, absentéisme injustifié aux yeux des patrons, injustifié pour celui qui ne glande rien d'autre à longueur de journée que de ramasser le bénéfice des travaux effectués par les autres.

Outre que cela nous conduira à des abus bien prévisibles (des gens réellement

malades mais qui devront retourner bosser en raison d'une contre-visite truquée), cela nous enlève l'un des droits les plus fondamentaux pour tout individu, le droit à la paresse, le droit de refuser par un moment de cautionner l'exploitation subie à longueur d'année, le droit de prendre un moment pour respirer hors du travail abrutissant, et ceci en trouvant un médecin sympa et « complaisant ». Non, M. Boulin, nous ne sommes pas au monde pour bosser huit heures par jour à engraisser une poignée de parasites de votre espèce.

L'absentéisme est une prise de conscience révolutionnaire, c'est le refus de considérer un travail qui ne sert à rien, c'est un crachat dans la gueule de la morale salariale, c'est ce qui permet encore de vivre en dehors des vacances banalisées, et nous conserverons cet avantage à tout prix.

Louis
(Gr. Paul Mauget
Angers)

Toulon

Au sujet de la politique municipale pour les foyers de quartier...

DANS un quartier de Toulon, le Port-Marchand, existait jusqu'en décembre 76 un foyer de jeunes, seul lieu de rencontre du quartier. Ce foyer brûla peu avant la Noël 76. Depuis cette date, maintes et maintes démarches ont été effectuées auprès de la mairie, sans autre résultat que des promesses. Et ce malgré une convention qui lie la municipalité à l'association de quartier. Convention qui précise que la mairie doit fournir les locaux et les animateurs nécessaires au bon fonctionnement des activités.

Pour la petite histoire de ce foyer :

— décembre 76 : incendie.
— de décembre 76 à avril 77 : le foyer s'installe dans des locaux prêtés par une association de prévention. La mairie promet des locaux neufs en dur.
— avril 77 : l'inspection académique prête une école désaffectée. La mairie continue de promettre.

— juillet 78 : la mairie rase le local de l'inspection académique. Le maire promet encore.

— septembre 78 : l'association en a ras-le-bol!

Actuellement, le foyer du port marchand s'est installé sur un trottoir, dans une baraque préfabriquée de 7 m x 2,50 m. Elle loue ce local moyennant 1200 F par mois. Cette somme est prise sur les 20 000 F annuels qu'alloue généreusement la mairie. L'association a envoyé une lettre au maire pour l'informer de cette installation en bord de route. Le maire n'a jamais reçu ce courrier mais par contre, bien que se disant non informé, il a envoyé les services de sécurité et d'emplacements vérifier si tout était conforme! Bien entendu l'association n'a pas l'autorisation de s'installer sur le trottoir.

Cette situation touche environ 15 000 habitants à la disposition desquels il n'existe aucun lieu de rencontre hormis ces 15 m/2 en préfabrique. Devant l'inertie de la municipalité, une partie d'entre eux ont décidé de passer à l'action directe. Une première fois une occupation de la mairie leur avait permis d'obtenir l'affectation d'un animateur, cette fois-ci ils n'ont pas encore décidé quel sera le mode d'action, ce sera chose faite dans les prochains jours.

Cette histoire vient s'inscrire dans un ensemble de contestation de la politique municipale, que d'aucuns nomment « main basse sur la ville », qui se déclare en divers points de la localité. La semaine passée, une occupation des plages (voir ci-contre) en vue de faire obstacle aux désirs immobiliers de la municipalité a tenu durant quatre jours. L'expulsion manu-militari s'est effectuée la veille de l'arrivée de ministres et parlementaires UDF... sans qu'aucune discussion ait pu être engagée avec le maire et ses adjoints. D'autres actions sont prévues pour les semaines à venir, c'est donc à suivre...

Yves BELLEC

Anarcho-syndicalisme et syndicalisme révolutionnaire

par L. Mercier-Vega et V. Griffuelhes

Prix : 15 F

A travers les élections partielles LA DÉROUTE DU P.C.

APRÈS la Seine-St-Denis, le Gers et le Pas-de-Calais, c'est JJ.SS et Christian de la Malène qui font les frais du mécontentement populaire, la défiance vis à vis du gouvernement Giscard-Barre se traduisant par un vote massif dans l'Union de la gauche et plus particulièrement dans le PS au détriment du PC. C'est là une tendance que notent dans le pays tous les observateurs politiques, exceptés les éditorialistes de L'humanité, allez savoir pourquoi...

LA baisse de popularité envers le gouvernement actuel n'est rien d'autre que la poursuite d'une contestation qui, si elle n'est pas radicale, ne continue pas moins de s'amplifier depuis les présidentielles de 1974. Les journalistes bourgeois avaient présenté 1978 comme la victoire de la majorité; il n'en restait pas moins vrai que le vote du premier tour donnait la majorité aux partis de l'Union de la gauche. N'en déplaise au gouvernement, celui-ci a continué d'appliquer sa politique d'austérité, de chômage et de licenciements, ici dans le livre, là dans la sidérurgie, ailleurs dans la construction navale. Dès lors, cette politique s'accompagnant de hausses publiques en tous genres, il devenait évident que cette défiance ne pouvait qu'aller en s'accroissant. C'est ce que confirment les résultats des dernières élections partielles.

Mais les électeurs n'ont pas seulement jeté aux poubelles les bulletins giscardiens ou gaulistes, ils y ont ajouté les bulletins communistes. Mises à part les cantonales de Cambrin (seul résultat commenté, comme par hasard, par L'humanité), le PC perd partout des voix. Il ne faut pas être expert en sciences politiques pour expliquer ces résultats : le parti communiste est en régression depuis la signature du programme commun en 1972, il l'est encore plus depuis la rupture de cet accord. Inaugurant une politique sectaire qui renoue avec la tradition stalinienne des années 30, il ne cesse d'accuser le parti socialiste de virer à droite, de collaborer avec la majorité et finalement d'avoir brisé l'espoir populaire que représentait l'Union de la gauche. C'est là toute une ligne politique menée par le PC dans les circonstances où il présentait des candidats.

Tristesse...

Il règne une grande tristesse au PC. Mais il est difficile de savoir si cela est dû aux déculottées électorales récentes ou à la mort des papes.

Après Paul VI, Kanapa, Jean-Paul 1^{er}, qui, du PC ou du Vatican, fournira le 4^e pour la belote paradisiaque ?

Expliquant le recul de son parti, Jean Lagadec, dans L'humanité du 26 septembre, déclare « qu'une partie des électeurs a entendu déjà l'appel du secrétaire général du parti républicain les invitant à s'engager dans la voie de la social-démocratie et du réformisme ». Un bon point pour Lagadec qui, décidément, a l'art des analyses politiques, deux bons points pour Fiterman quand celui-ci, devant le Comité Central, met effrontément comme un petit politicien vulgaire à court d'arguments en déclarant que « diverses formations de droite ont appelé les électeurs à voter socialiste ». Nous trouvons à la pelle des citations de ce genre dans la presse, les tracts, les affiches communistes, et bien que n'ayant pas de sympathie particulière pour le PS, nous ne pouvons qu'être dégoûtés par l'attitude du PC au sein duquel le manque de franchise et

la bêtise politique sont érigés en loi.

Dans ces conditions, le PS a beau jeu d'apparaître comme le parti le plus unitaire et de recueillir le gros des suffrages des mécontents. Le PC, lui, recueille les fruits de sa politique marquée notamment par son refus sans équivoque d'aller au pouvoir.

Aujourd'hui comme hier, nous invitons tous les travailleurs déçus par l'Union de la gauche à tirer avec nous les conclusions d'une période politique qui débuta lors de la signature, en 1972, du programme commun, et qui prend fin au soir des législatives de 1978. A tous, nous disons que la lutte pour une société juste n'a rien à voir avec la lutte électorale que mènent les partis politiques de tous bords.

C'est dans ces moments de débacle économique, politique et sociale que le combat anarchiste devient plus crédible, plus décisif, rassemblant autour de lui tous ceux et celles qui veulent vraiment vivre.

Pierre BIGORGNE

Codes et fiches...

DURANT ces dernières semaines, nos amis les gendarmes ont établi un barrage entre Agen et Toulouse arrêtant tous les véhicules. Banal, me direz-vous! Mais ce qui l'est moins c'est que ce n'était ni pour un contrôle de papier, ni pour l'alcootest, mais pour une enquête.

En effet, une fois sur le bord de la chaussée un civil vous questionne au nom du ministère de l'équipement à propos de la future autoroute qui reliera Agen à Toulouse.

Mais cette enquête n'a pas pour but de savoir si les habitants de la région sont d'accord ou non, si les automobilistes eux-mêmes en éprouvent le besoin, si cette autoroute aura des conséquences néfastes sur la nature, l'agriculture, etc... mais seulement de savoir si elle sera rentable, si un profit appréciable en sera retiré.

Car dans ce système on ne se soucie pas du besoin, de l'utilité, mais d'une unique chose : le profit!

Voilà donc pourquoi ils se permettent d'arrêter les gens, autoritairement, pour les questionner. Et cela est très important car l'Etat et le capitalisme, par leurs questionnaires, enquêtes, sondages auxquels nous nous prions trop souvent aimablement, nous codent et nous fichent copieusement soit à petite échelle comme ci-dessus, soit à grande échelle (projet AUDASS), soit pour des raisons de profit, soit pour des raisons de « sécurité de l'Etat ».

Ainsi, bientôt, la moindre idée, le moindre désir sera mis en fiche dans un ordinateur.

Face à cette véritable inquisition, il faut réagir en refusant de répondre aux questions gratuites des administrations et autres, et combattre pour une société qui tient réellement compte des besoins de l'homme.

Daniel (Agen)



Le livre de la semaine
par
Maurice JOYEUX

Histoire du marxisme contemporain (4^e tome : Lénine)

Editions 10/18

Ce volume est le quatrième d'une suite qui nous informe sur la manière de Kautsky, de Bernstein, de Pannekoek, de Plekhanov et de bien d'autres, de recevoir l'enseignement de Marx et de le transmettre. Je n'ai pu parler des autres livres et c'est bien dommage car ils nous donnent à la fois une idée de la « fidélité » des disciples et de la manière d'accommoder une doctrine économique, aussi ramassée soit-elle, pour répondre à des conjonctures variables et qui ont l'audace de ne pas « coller » aux réflexions géniales du « maître ». Je fais cependant une exception pour ce quatrième volume dont justement le sujet est Lénine.

Ne croyez pas que vous ayez à faire dans cette collection à des auteurs critiques à l'égard du marxisme et de ses disciples. Le travail est honnête et clair, il puise aux meilleures sources et le résumé de la pensée qu'on nous propose est parfaitement honnête. Et c'est justement là que se trouve l'intérêt de ces ouvrages, car les vicissitudes de la vie politique électoraliste ont tellement déformé la pensée des théoriciens dont il est question, que c'est avec surprise qu'on les lit aujourd'hui. Mais pourquoi avoir choisi Lénine parmi les autres disciples de Marx ? Tout simplement parce que ce livre traite, parmi d'autres, de deux problèmes qui ont dominé les cinquante dernières années de la vie politique et sociale, et qui sont l'intégration du monde paysan et du monde ouvrier dans la société industrielle.

C'est dans un de ses premiers ouvrages, Le développement du capitalisme en Russie, que Lénine va poser le problème de la paysannerie russe et du communisme à partir de la prolétarisation des campagnes, de la capitalisation des terres, prélude à l'industrialisation puis à l'étatisation. Et, se référant à l'agriculture américaine (comme je l'ai déjà souligné à la même place pour un autre livre), il écrit : « Quand à la commune villageoise elle ne sauve pas le paysan de la prolétarisation, mais bien au contraire par son caractère médiéval, elle fait obstacle à l'union des paysans en des enchaînements à des petites associations et à des catégories qui n'ont plus raison d'être ».

Nous sommes en plein dans la théorie du cheminement inéluctable à travers toutes les formes d'oppression avant de parvenir aux vertes prairies de l'agriculture soviétique.

Le second chapitre de ce volume, dont j'ai entrepris de vous parler aujourd'hui, est une étude sur la position de Lénine à propos du parti et de la révolution, et l'auteur se sert, pour étayer son texte, de Que faire ? et de La maladie infantile, deux ouvrages forts dans l'œuvre du révolutionnaire russe. Mais d'abord une constatation dont chacun, y compris les anarchistes, devraient bien s'inspirer. La première organisation ouvrière, la Première Internationale, celle de 1864, n'a pas eu de descendance et aucune, je dis bien aucune des organisations internationales qui suivirent furent son héritière directe. L'AIT, l'Association Internationale des Travailleurs, la première internationale accueillit en son sein une pluralité de mouvements et d'idéologies diverses, et c'est contre cette pluralité que Lénine construisit un parti « moderne » de caractère politique qui rejetait le caractère économique du socialisme libertaire, et dont le but était de s'emparer du pouvoir. Un parti construit sur une classe dominante, la classe ouvrière « qui reçoit son enseignement de l'extérieur, c'est-à-dire des intellectuels ou des bourgeois ralliés à la révolution ». Et rejoignant son propos sur la paysannerie, Lénine proclame que le passage direct du capitalisme au communisme envisagé par Marx doit être abandonné. Il est certain que pour Lénine, ce qui compte ce ne sont pas les réalités concrètes de la vie des pauvres, mais de combattre le populisme et l'anarchie qui condamnent les « périodes intermédiaires », fruit de la dialectique. Et dans sa foulée, il cloue au pilori ses deux bêtes noires, « l'économisme », père nourricier du syndicalisme, et le « spontanéisme », père nourricier du gauchisme.

Un livre intéressant pour qui veut se souvenir, un livre qui nous apprend que Trotsky, qui avait souvent raison contre le génie petit-bourgeois de Lénine, fut obligé, pour rester au pouvoir, de s'incliner sur ce qu'il considérait comme des erreurs.

Maître Puntila et son valet Matti

Théâtre Mogador

Il est indiscutable et l'on doit admettre que la présentation actuelle de cette pièce, du génial auteur de *L'opéra de 4 sous*, traduit réellement l'esprit de l'art théâtral conçu par Bertolt Brecht lorsqu'il animait le « Berliner Ensemble ». A certains moments, l'atmosphère de la salle parisienne était semblable à celle de la petite salle baroque à Friedrichstrasse. Je crois que Gabriel Monnet a tiré le maximum de l'œuvre de Brecht. Bien entendu, la taille de la scène permet un déploiement scénique qu'on ne peut envisager à Berlin. Comme je regrette que les amis du « Berliner Ensemble » ne puissent contempler cette remarquable performance; il y a un peu plus de deux semaines, je leur rendais visite, ils présentaient *Le brave soldat Schweik*. Mais revenons au beau travail d'équipe du Centre dramatique des Alpes, tous les participants de dévouent en totalité, malgré une mise en scène compliquée, rien ne rate, tous les effets scéniques sont réussis.

L'interprétation est au diapason de l'ensemble, Gabriel Monnet incarne parfaitement le bourgeois foncier Puntila, sa création restera un modèle. Matti, le chauffeur et valet, confidant des heures d'euphories du Maître, présente un personnage glacial et détaché. Matti prend, par instants, l'aspect d'un automate tant son mépris est grand pour ce clan d'oppressés. Dany Cogan, fille de Puntila, dans la fameuse scène de l'apprentissage de la vie ouvrière; devant son père et les invités du domaine, elle exécute son jeu dramatique et varié, en virtuose. J'ai retrouvé, grâce à Gabriel Monnet, la même dévotion qu'à Berlin pour le pauvre Brecht, mort bien trop tôt pour le théâtre et pour notre joie à tous.

Francis AGRY

Dans combien de temps nous restera-t-il qu'un seul droit : celui de nous taire ?

Il semble que la liberté d'expression soit l'une des cibles favorites de nos actuels dirigeants depuis leur réélection.

Réglant tout d'abord le problème des radios-libres par la loi (Lecat) du 28 juillet promettant à tous ceux qui oseraient utiliser les ondes hertziennes comme support d'opinion et cela en dehors du monopole d'Etat TDF de lourdes amendes et une possible incarcération pénitentiaire d'une année, c'est désormais le tour des journaux et revues utilisant la bande dessinée comme support d'expression.

On ne censure plus officiellement, on prend des mesures plus subtiles de façon à priver les journaux de ce qui leur permet de vivre : le fric.

long exposé aurait laissé encore dans le vague. La publicité l'utilise, différentes firmes l'emploient pour former leurs employés.

La bande dessinée devient une arme terrible quand elle est bien employée. Un nombre croissant de personnes se tournent vers ce moyen facile d'information. De plus en plus de dessinateurs décident de rompre avec les schémas traditionnels dictés par le pouvoir.

On s'interroge sur les tabous (sexe, inceste...), la violence, le pouvoir « mâle » dans *Ah nana*, on laisse la place à de jeunes dessinateurs qui croque Raymond Barre en baby surdoué et enchaîne sur un récit illustrant la montée du fascisme en Occident dans *Pilote*.

tre langage et s'engager dans d'autres voies, afin de les remplacer par d'autres B.D. bien pensantes réaffirmant des valeurs qui semblent se déprécier : le travail, la famille, la religion, etc. Tout cela bien sûr avec une certaine idée de rentabilité.

Il ne nous reste plus qu'à appuyer dans leur combat tous ceux qui luttent avec d'autres opinions et par un autre moyen d'expression : la bande dessinée, et de susciter l'éclosion de nouvelles B.D. en nous mettant à nos crayons. Car, soyons en sûr, ces mesures ne s'arrêteront pas aux seuls journaux et revues de bandes dessinées.

Erick



Depuis la « rentrée », *Ah nana*, le seul journal fait par les femmes (interdit par les hommes) comme le dit le dernier éditorial, se voit frappé d'une interdiction à la vente aux mineurs (résultat : 30% de vente en moins) pour une revue qui en est à son 9^e numéro c'est un coup de poignard habilement donné, puis dernièrement *Pilote* qui lui se voit rayer de la commission paritaire, ce qui signifie une lente agonie si la mesure n'est pas levée. Et bientôt : à qui le tour ?

La bande dessinée est devenue l'un des moyens privilégiés d'échanges d'informations depuis les dix dernières années. En quelques coups de crayon, on arrive à exprimer ce que souvent un

Partout des éditions parallèles nous proposent, non sans difficultés, des recueils de dessins traduits des principaux « cartoons » de la presse underground américaine dénonçant avec virulence du trait : l'armée, le racisme, le pillage du Tiers-Monde, la nucléarisation croissante du globe.

L'Etat et tous ses prétendants ne possèdent pas de parade à l'éclosion de ces feuilles dessinées qui fourmillent d'idées. Il n'existe pas d'organisme officiel ni de monopole d'Etat de la bande dessinée.

Les mesures prises actuellement visent donc à la disparition de ces nombreuses revues de B.D. qui osent parler un au-

Le vent du ch'min et le groupe de recherches sur les traditions populaires de Beauce

présentent
LA CHANSON D'UN GÂS QU'A MAL TOURNÉ

dit par
Bernard MEULIEN

Jeudi 12 octobre à 21 h
CHÂTEAUDUN
(salle St-André)

Jeudi 19 octobre à 21 h
ARTENAY
(salle des fêtes)

est
Union
ment
us les
uma-
t érigés
le PS
e et de
uffrages
PC, lui,
sa poli-
ment par
ue d'al-
e hier,
travail-
de la
ous les
de poli-
de la si-
rogram-
rend fin
de 1978.
e la lut-
iste n'a
électro-
tris poli-
ments de
politique
at anar-
crédible,
ant au-
et celles
vre.
ORGENE
ières se-
les gen-
barrage
se arrê-
Banal,
qui l'est
ni pour
ni pour
une en-
le bord
ous ques-
istère de
de la fu-
Ager
n'a pas
es habi-
d'accord
estes eux-
besin,
des con-
nature,
is seule-
renable en
on ne se
l'utilité,
ose : le
oi si se
es gens,
es ques-
is impor-
talisme,
res, en-
nels nous
nt aimat-
et nous
à petite
s, soit à
DASS),
e profit,
« sécu-
moindre
sera mis
teur.
e inqui-
refusant
ons gra-
us et au-
e sou-
compte
(Agen)

L'anarchie et l'évolution (2)

(suite de la page 1)

repoussent toute violence, obtenant des résultats politiques sans pouvoir mordre sur l'économie et dont le peuple crève de misère, ou a Mao qui bouverse l'économie traditionnelle et dont le peuple pour la première fois depuis des millénaires mange à sa faim! Le langage de la spiritualité est le langage des « saints ». Il fut celui des origines, mais il devient un fauxsemblant dans une société économique féroce qui impose, qu'il s'agisse de la continuer ou de l'abattre, un langage réaliste, un langage révolutionnaire dans le domaine de la culture, des mœurs, des structures et par conséquent par rapport à l'économie elle-même. Naturellement entre ces deux formes d'expression, nous trouvons les éternelles « dialecticiens » amoureux des synthèses, mais je crois avoir déjà fait remarquer que les sujets issus des croisements hybrides, en général ne se reproduisent pas, et que lorsqu'ils le font c'est au détriment d'une des deux espèces qui les composent.

Le « vieux » langage spiritualiste conserve la faveur des classes dirigeantes et des hommes intégrés dans la société à partir des mythes, car ceux-ci remettent à la perfection de l'homme le temps des égalisations bibliques. Le nouveau langage, né des sociétés industrielles consiste à casser les fers dans lesquels on le tient en serré. C'est celui du socialisme libertaire, c'est celui qui convient d'employer si on veut abattre la société de classes.

Classe industrielle, propagande anarchiste et réformisme

La classe industrielle détient le pouvoir conjointement avec les lobbies bancaires. Elle asservit les classes politiques, impose les hauts-fonctionnaires des directions nationales, fait et défait les gouvernements, tripote les structures du régime. Ce qui commande son attitude envers les populations ce ne sont pas des préoccupations humanitaires, celles-ci ne servent que d'affiches pour vendre son système, ce sont ses intérêts de classe! La classe industrielle n'abandonnera pas son privilège! Au contraire, elle essaiera et souvent parviendra à étendre ses méthodes d'organisation à d'autres groupes « restés en retard » dans l'art de faire du profit, à la paysannerie ou au commerce par exemple, et elle tendra à l'industrialisation de toutes les formes d'activités humaines y compris les activités intellectuelles.

La classe industrielle crée l'équivoque parmi la population salariale lorsqu'après des conflits dans l'entreprise elle accepte la revendication. Car les revendications sont limitées par la nécessité de faire du profit. Le conflit est devenu une nécessité pour la classe industrielle, car son appétit pour but de justifier les difficultés de l'entreprise, de souligner le sacrifice que la direction consent lorsqu'elle cède sur un certain nombre de points, pas tous naturellement! Les limites de la revendication, réformiste par essence, c'est la continuation du système. L'effort de l'entreprise reste toujours en dedans de ses possibilités. Le discours de la direction consiste à prétendre que la revendication met en péril l'entreprise, ce qui n'empêche pas celle-ci de digérer la

revendication. Juin 36 comme juin 68 en sont une illustration irréfutable!



exploitation de l'homme dont la densité est sujet à fluctuations et relève de la conjoncture.



L'effort de la propagande anarchiste doit se porter vers l'entreprise. Même lorsque le hasard des luttes projette le militant sur d'autres terrains, c'est par rapport à leur répercussion économique qu'elles doivent s'agencer!

C'est sans équivoque que la propagande libertaire doit proposer son projet de transformation de l'économie du profit. Celui-ci est le noyau autour duquel s'annexe toutes les luttes particulières. Seule une économie égalitaire peut permettre une réforme de la justice, la suppression de l'armée, la liberté totale d'expression et d'association, l'organisation rationnelle de la production et des échanges, la protection de la nature, la gestion raisonnable des richesses du sol. La société industrielle du profit n'abandonnera aucune des pratiques, ne sacrifiera aucun des corps qui la composent et qu'elle a agencés et agencent tous les jours pour en faire l'armature qui protège et conforte l'entreprise. Ces éléments lui sont indispensables car ils lui permettent de maintenir l'acquiescement et lui garantissent l'exercice du système. Ils sont sa raison d'exister! Croire que le bon sens, l'altruisme, le préchi-précha humanitaire, inciteront les classes dirigeantes à instaurer une « bonne » justice, une « bonne » armée, une industrie qui aura cessé d'être polluante, c'est croire au miracle! Dans ce domaine, elle ne fera que l'effort compatible avec sa survie. Naturellement, dans chacun de ces domaines qui étayent la société capitaliste, des hommes luttent pour obtenir des « réformes ». Mais la limite de ces réformes c'est la perpétuation du système. La « réforme » ne règle pas les rapports des hommes envers la matière, ni ceux de l'homme envers d'autres hommes. La réforme déplace les problèmes dans un sens positif ou négatif, mais elle laisse en place l'ex-

« réformisme » qui inscrit son action uniquement dans le cadre du régime, le conforte, corrige ses erreurs, lui sert de garde-fou! Il est néfaste! Mais ce « réformisme » perd son caractère néfaste lorsqu'il devient un élément de désagrégation du système! Lorsque la limite de la « réforme » est déterminée par la possibilité pour la société de l'absorber, il sert le système capitaliste. Lorsque la « réforme » implique un changement de structures économiques et politiques, lorsque le système, devant la réforme, est contraint à la rejeter ou à se transformer, elle devient révolutionnaire!

La propagande anarchiste qui prétend s'inscrire dans l'évolution du monde, ne peut rien proposer d'autre, même lorsque la « peur des mots » lui fait rejeter avec horreur le mot « réformisme » et proclamer révolutionnaire la moindre revendication de salaire, attitude parfaitement ridicule et destinée à se donner bonne conscience!

C'est seulement là où la réforme n'est pas un objectif en soi, mais un moyen d'affaiblir la société industrielle, qu'elle peut être une préface à la révolution indispensable. C'est ce que nos anciens qui ont rédigé la Charte d'Amiens nous ont clairement expliqué dans un texte pour moi définitif.

Il n'existe pas de « bonnes » armées. Leur caractère dépend de l'intérêt de la classe dirigeante, de sa marge de sécurité, de ses visées impérialistes. L'idée de la « bonne armée » relève du messianisme. Mais affaiblir l'armée pour affaiblir le système, le mettre en état d'infériorité devant la vague révolutionnaire, est un acte positif. C'est alors que le « réformisme », c'est-à-dire la lutte pour modifier les structures en laissant intact le cadre économique, laisse la place à la lutte révolutionnaire pour supprimer l'économie de classe. Mais alors il faut le dire! Il faut que le projet soit bien claire de façon à lever l'équivoque réformiste comme un but en soi. C'est ce que firent les syndicalistes qui rédigèrent la Charte d'Amiens, c'est ce que nous devons faire partout où nous nous trouvons placés dans le combat contre l'Etat et ses institutions. Une telle attitude est fondamentale. Car c'est à partir d'une propagande de cet ordre que l'organisation libertaire peut s'insérer dans la vie quotidienne, participer aux luttes que les hommes livrent pour échapper à leur exploitation. A partir de cet instant la propagande libertaire détourne le projet réformiste, se sert du réformisme comme d'un palier permettant un nouvel élan révolutionnaire. Mais c'est également à partir d'une propagande de cet ordre que le mouvement anarchiste établit des rapports avec des travailleurs qui ne sont pas forcément des révolutionnaires mais qui remettent en question certains aspects du système. Le

« réformisme » qui inscrit son action uniquement dans le cadre du régime, le conforte, corrige ses erreurs, lui sert de garde-fou! Il est néfaste! Mais ce « réformisme » perd son caractère néfaste lorsqu'il devient un élément de désagrégation du système! Lorsque la limite de la « réforme » est déterminée par la possibilité pour la société de l'absorber, il sert le système capitaliste. Lorsque la « réforme » implique un changement de structures économiques et politiques, lorsque le système, devant la réforme, est contraint à la rejeter ou à se transformer, elle devient révolutionnaire!

La propagande anarchiste qui prétend s'inscrire dans l'évolution du monde, ne peut rien proposer d'autre, même lorsque la « peur des mots » lui fait rejeter avec horreur le mot « réformisme » et proclamer révolutionnaire la moindre revendication de salaire, attitude parfaitement ridicule et destinée à se donner bonne conscience!

Partir des hommes

Cependant, deux écueils guettent cette propagande anarchiste qui consiste à assumer les revendications des travailleurs pour les sortir du cadre réformiste et les projeter dans le projet révolutionnaire, proposition qui, je le répète, n'a jamais été mieux définie que par la Charte d'Amiens! Le premier de ces écueils consiste, sous prétexte d'efficacité, à la camoufler, à masquer la finalité révolutionnaire pour ne pas se « couper des masses », à se borner à une propagande réformiste dans le cadre du système. C'est ce à quoi nous assistons communément au sein des organisations syndicales ou humanitaires. A cet instant le propagandiste anarchiste ne l'est que pour les initiés et il sert de caution. Dans ce cas, l'excuse de l'efficacité a bon dos! Le second, qui n'est pas moins pestilentiel que le premier, c'est le verbiage « révolutionnaire » qui confine ceux qui le pratiquent à tout propos et hors de propos, à des discussions filandreuse entre initiés, dans un langage qui ne s'ajuste pas aux préoccupations ou aux problèmes des salariés. Cela se traduit par les formules démagogiques : « les travailleurs savent... les travailleurs veulent... etc. » et les travailleurs sont immédiatement « alignés » gratuitement sur la réflexion de tel ou tel propagandiste d'une idéologie d'extrême-gauche. Les marxistes de gauche, qui communient suivant St-Lénine ou St-Trotsky, ont largement abusé de cette méthode... qui n'a pas donné de résultats miraculeux.

En réalité, une propagande ne se détermine pas à partir de mythes complaisamment alignés sur des convictions personnelles, mais à partir des hommes qui « existent » et qu'il faut situer clairement et sans complaisance excessives, ce qui fut dans l'histoire l'écueil que surmontèrent difficilement les idéologies laïques ou religieuses.

Il y a en France à peu près 25 millions de salariés (il s'agit d'un ordre de grandeur, le chiffre exact importe peu) qui sont exploités à divers niveaux, dont beaucoup jugent l'exploitation non pas à travers un problème de classe mais en mesurant leur situation particulière par rapport à celle de leurs collègues et à partir de capacités, vraies ou supposées, qu'ils s'at-

tribuent. La propagande révolutionnaire, et à plus forte raison la propagande anarchiste, consiste à leur faire prendre conscience de leur condition réelle dans la société de classes et elle ne peut le faire valablement qu'à partir de leur situation particulière dans leur entreprise. Efficace ou pas, leur revendication est le pont entre le réformisme dans le cadre des structures et la prise de conscience de la nécessité de la transformation globale!

C'est à ces salariés que la propagande anarchiste s'adresse. Il s'agit, en prenant leurs problèmes en compte, de leur démontrer que la société industrielle a ses règles, que ces règles les maintiennent dans une servitude qui est une condition indispensable à la survie du système. Le but de la propagande libertaire consiste à désarticuler l'économie, à se servir de la réforme pour souligner l'incapacité de la classe dirigeante à résoudre les problèmes qui se posent aux salariés. Exiger une augmentation des salaires ou la diminution des heures de travail, ne sont pas des démarches « révolutionnaires ». Elles le deviennent à l'instant où la classe dirigeante ne peut les intégrer dans le système sans mettre en danger son profit! Au moment où leur acceptation conduirait l'économie à la désagrégation, au moment où son refus créerait une situation révolutionnaire!

L'avenir du socialisme libertaire

C'est sur le terrain économique à l'échelle de l'entreprise que le combat révolutionnaire doit se mener sans défaillance. Il faut en finir avec cette revendication qui prend en compte l'état de santé de l'entreprise. Dans le cadre du système capitaliste, la santé de l'entreprise relève de sa direction, c'est son problème! Si cette direction ne peut l'assumer, qu'elle passe la main! Le patronat sent bien mieux que les travailleurs que là est le problème. La cogestion, la participation, l'actionnariat qu'il avance pour limiter la revendication à ce que peut absorber l'économie du profit, même si elles impliquent des sacrifices pour le patronat, ce qui n'est pas démontré, régularisent l'économie du profit, l'assainissent, et en fin de compte la perpétuent. A ce réformisme il faut opposer l'autogestion qui est une « réforme » dans le cadre de la proposition de la CFDT mais qui devient révolutionnaire lorsqu'elle suppose la suppression du profit et des hiérarchies des salaires et d'autorité. Et seul ce cheminement, qui part de la revendication classique pour aboutir à la revendication définitive, peut faire prendre conscience d'une transformation radicale.

C'est seulement à partir de l'entreprise, à travers les luttes journalières des salariés pour la défense de leurs conditions d'existence, avec le concours des organisations syndicales ou en dehors d'elles, que la propagande révolutionnaire doit se répandre. L'entreprise permet à la fois le contact avec l'exploitation capitaliste et avec les travailleurs. Elle est le révélateur des formes d'exploitation et de l'état d'esprit du monde du travail. C'est là que se joue l'avenir du socialisme libertaire!

Maurice JOYEUX